

## PLUTARQUE

### VIE DE TIMOLÉON (? -337 av. J.-C.)

Traduction Bernard Latzarus, 1950

*I. Intérêt des études historiques. Situation de Syracuse après le retour de Denys le Jeune. L'aristocratie appelle au secours Icétas. — II. Les Carthaginois attaquent la Sicile. Ambassade des Syracusains en Grèce. Double jeu d'Icétas. — III. Les Corinthiens décident de secourir Syracuse. Désignation de Timoléon comme généralissime. Antécédents de ce grand homme. — IV. Opposition de Timoléon à son frère Timophane. Meurtre de celui-ci. — V. Jugements divers sur la conduite de Timoléon. Sa mère le maudit. Son désespoir. — VI. Réflexions sur l'état d'esprit de Timoléon. Exemples de Phocion et d'Aristide de Locres. — VII. Double jeu d'Icétas. Son insuccès. — VIII. Départ de Timoléon ; présages favorables. — IX. Débarquement à Reggio. Intrigues d'Icétas. — X. Timoléon échappe aux Carthaginois et débarque à Tauroménion. — XI. Menaces des Carthaginois. Ils envoient des renforts à Icétas. Découragement des Syracusains. Défiance du reste de la Sicile. — XII. Prise d'Adrane. — XIII. Capitulation de Denys ; réflexions sur sa destinée. — XIV. Conduite étrange de Denys à Corinthe. Raisons diverses qu'on en donne. — XV. Répliques opportunes de Denys. Sa première entrevue avec Diogène. — XVI. Succès de Timoléon ; complot avorté contre lui. — XVII. Icétas fait appel aux Carthaginois. Leur intervention. — XVIII. Magon et Icétas partent pour prendre Catane. Les Corinthiens surprennent l'Achradine. — XIX. Maladroit stratagème de l'amiral carthaginois. Les Corinthiens passent en Sicile. — XX. Marche de Timoléon sur Syracuse. Inquiétude et départ de Magon. — XXI. Prise de Syracuse. La chance de Timoléon égale à son mérite. — XXII. Timoléon fait raser la citadelle. La Sicile est déserte. Timoléon demande des colons à Corinthe. — XXIII. Retour des exilés ; arrivée de nouveaux colons. Expédients de Timoléon pour trouver de l'argent. — XXIV. Timoléon envoie les mercenaires ravager les possessions carthaginoises. — XXV. Expédition des Carthaginois contre Lilybée. Affolement des Syracusains. Timoléon part avec des forces bien intérieures à celles de l'ennemi. — XXVI. Présages interprétés favorablement. — XXVII. Début de la bataille. — XXVIII. Défaite des Carthaginois. — XXIX. Immensité du butin. Timoléon envoie les plus belles armes à Corinthe. Son dessein. — XXX. Mamercos et Icétas appellent les Carthaginois. Défaite de certains mercenaires, voulue par les dieux. — XXXI. Offensive et défaite d'Icétas. — XXXII. Mise à mort d'Icétas, de son fils, et de l'hipparque Euthyme. — XXXIII. Supplice des femmes et des filles d'Icétas. — XXXIV. Défaite et mort de Mamercos. — XXXV. Restauration d'Agrigente et de Géla. Prestige de Timoléon. — XXXVI. Réflexions sur la carrière*

*de Timoléon. Sa vie paisible à Syracuse. — XXXVII. Plein succès de sa politique. Il devient aveugle. — XXXVIII. Honneurs exceptionnels qui lui sont rendus par les Syracusains. — XXXIX. Mort et funérailles de Timoléon.*

I. Je me suis mis à la rédaction des *Vies* pour rendre service aux autres ; mais si, par la suite, j'y ai persévéré et même avec complaisance, c'était dans mon intérêt. L'histoire me présente, comme en un miroir, les vertus des grands hommes, auxquelles je m'efforce de conformer ma vie pour l'embellir. Accueillir à tour de rôle chacun de ces modèles et lui donner l'hospitalité de l'histoire, n'est-ce pas l'équivalent d'un commerce et d'une liaison intimes ? On peut ainsi contempler leur grandeur et apprécier leurs qualités en prenant dans leur activité, pour arriver à les bien connaître, les traits les plus importants et les plus beaux.

*Hélas ! hélas ! quel sujet de joie plus grand que celui-ci pourrais-tu trouver<sup>1</sup> ?*

Et aussi, quoi de plus efficace pour redresser le caractère ? Car, si Démocrite<sup>2</sup> affirme qu'il nous faut souhaiter d'avoir des images heureuses et de recevoir de l'atmosphère les représentations les mieux adaptées à notre naturel et les meilleures, au lieu des visions mauvaises et sinistres, la théorie qu'il introduit ainsi dans la philosophie est fautive et conduit à des superstitions infinies ; nous, au contraire, par notre commerce avec l'histoire et l'habitude de l'écrire, nous nous rendons capable de recevoir toujours dans notre âme le souvenir des hommes les meilleurs et les plus illustres. Ainsi tout ce que la fréquentation du monde nous présente de vil, de méchant ou de grossier, nous l'écartons et le repoussons en détournant notre pensée bienveillante et digne vers les plus beaux des exemples. Entre ceux-là nous avons choisi présentement pour toi<sup>3</sup> la Vie de Timoléon de Corinthe et celle de Paul-Émile, qui, l'un et l'autre, ont eu non seulement les intentions, mais encore les destinées bonnes. Ils ont réussi, et l'on ignorera toujours s'ils doivent leurs plus grands succès au bonheur plutôt qu'à l'intelligence.

Voici quelle était la situation de Syracuse avant l'envoi de Timoléon en Sicile. Dion, tout de suite après avoir chassé Denys le tyran, fut massacré par ruse ; et ceux qui, de concert avec lui, avaient affranchi Syracuse, se trouvèrent en dissentiment. La ville, changeant sans cesse de maître et accablée de maux, était sur le point de devenir un désert. Quant au reste de la Sicile, une partie se trouvait désormais, par suite des guerres, absolument dévastée et dépourvue de villes. La plupart des cités subsistantes étaient occupées par des Barbares de différentes

---

<sup>1</sup> Trimètre iambique tiré d'une tragédie inconnue.

<sup>2</sup> Démocrite d'Abdère (460-357 av. J.-C.) fondateur de la philosophie atomique. Sa théorie de la connaissance par les images a influé sur Epicure.

<sup>3</sup> On ignore à qui ces deux *Vies* sont dédiées.

peuplades et des soldats impayés, qui acceptaient aisément les révolutions. Denys le Jeune, dix ans après son expulsion<sup>4</sup>, rassembla des mercenaires et chassa celui qui dominait alors Syracuse, Nypsée<sup>5</sup>. Il reprit ainsi le pouvoir et redevint tyran comme auparavant. Phénomène invraisemblable, il avait perdu, sous le choc d'une petite armée, la plus grande tyrannie qui eût encore existé ; et, par une invraisemblance plus grande encore, le banni humilié de la veille redevint maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains demeurés dans la ville se trouvaient donc esclaves d'un tyran qui déjà n'était pas clément et que ses malheurs avaient alors tout à fait aigri. L'aristocratie et les notables se tournèrent alors vers Icétas, souverain de Léontion, se remirent entre ses mains et le choisirent pour généralissime. Il ne valait pas mieux qu'aucun des tyrans avérés ; mais on n'avait pas d'autre recours et on se fiait à lui parce qu'il était Syracusain de naissance et disposait d'une puissance capable d'affronter le tyran.

II. Sur ces entrefaites les Carthaginois parurent au large de la Sicile avec une grande flotte. Devant cette menace suspendue sur leurs têtes, les Siciliens effrayés décidèrent d'envoyer une ambassade en Grèce et de solliciter l'appui des Corinthiens. Ils ne se réclamaient pas seulement de leurs liens de parenté avec ce peuple<sup>6</sup> et des services répétés qu'ils en avaient reçus, mais ils savaient que Corinthe, toujours amie de la liberté et hostile aux tyrans, s'était battue bien moins souvent pour étendre son influence et ses possessions que pour assurer la liberté de la Grèce. Icétas, lui, se proposait, pour but de son expédition, de régner sur les Syracusains, et non de les affranchir. Aussi avait-il conclu déjà une entente secrète avec les Carthaginois. Mais officiellement il louait la conduite des Syracusains, et il envoya ses ambassadeurs dans le Péloponnèse conjointement avec les leurs. Ce n'était pas qu'il leur souhaitât l'arrivée d'un renfort : loin de là ! Mais si, comme on pouvait le supposer, les Corinthiens, absorbés par les troubles de Grèce<sup>7</sup> refusaient leur appui, lui-même espérait avoir plus de facilité pour tourner la situation dans un sens favorable aux Carthaginois, qu'il aurait ainsi comme alliés, soit contre les Syracusains, soit contre leur tyran. On le vit bien par la suite.

III. Les ambassadeurs arrivèrent à un moment où les Corinthiens, qui s'occupaient toujours de leurs colonies et surtout de celle de Syracuse, se trouvaient n'avoir aucun embarras en Grèce et passaient leur temps dans les loisirs de la paix. Aussi votèrent-ils avec empressement le secours. Comme on cherchait un généralissime et que les magistrats proposaient par écrit et mettaient en avant les citoyens qui aspiraient à se faire une réputation dans l'État, un homme se

---

<sup>4</sup> Son expulsion est de 356 av. J.-C. ; son retour, de 346.

<sup>5</sup> Nypsée avait pris Syracuse au nom de Denys, mais ne voulait pas la lui rendre.

<sup>6</sup> Corinthe était la métropole de Syracuse.

<sup>7</sup> On est au début des succès de Philippe.

leva dans la foule et nomma Timoléon, fils de Timodème, qui ne se mêlait plus de politique et n'était pas propre à concevoir une espérance ou un dessein de ce genre. Il fallait, semble-t-il, qu'un dieu eût soufflé le nom de Timoléon à cet inconnu : tant la bienveillance de la Fortune éclata dans ce choix même. Elle accompagna depuis le héros dans le reste de ses actions, et donna du lustre à sa vertu. Il était né de parents en vue dans la ville, Timodème et Démariste, patriote et extrêmement doux, sauf qu'il détestait les tyrans et les méchants. A la guerre il montrait un naturel si heureux et si égal que, jeune, ses actes marquaient beaucoup d'intelligence, et, vieux, non moins de courage. Il avait un frère aîné, Timophane, qui ne lui ressemblait en rien : au contraire c'était un esprit léger, que de mauvais amis et des soldats étrangers, dont il s'entourait, avaient corrompu en lui inspirant la passion du pouvoir personnel. Il paraissait avoir en campagne une sorte d'impétuosité et l'amour du risque. Il séduisit par là les citoyens, qui, voyant en lui un soldat et un homme d'action, le préposaient à des commandements. Il avait d'ailleurs en cela pour auxiliaire Timoléon, qui dissimulait aisément ses fautes en les amoindrissant, et donnait du lustre et du relief aux qualités aimables que son frère tenait de la nature.

IV. Dans la bataille soutenue par les Corinthiens contre les gens d'Argos et de Cléones<sup>8</sup>, Timoléon se trouvait au nombre des fantassins. Timophane, qui commandait la cavalerie, courut à l'improviste un grave péril : son cheval, blessé en chargeant l'ennemi, l'avait désarçonné. Parmi ses compagnons, les uns se dispersèrent tout de suite sous le coup de la peur ; et ceux qui étaient restés, les moins nombreux, avaient de la peine à résister à un ennemi supérieur en quantité. Mais Timoléon, voyant ce qui était arrivé, accourut à la rescousse. Il couvrit de son bouclier Timophane, qui gisait à terre, et, après avoir reçu beaucoup de blessures sur sa personne et de javelots sur son armure, il repoussa les ennemis à grand-peine et sauva son frère. Plus tard les Corinthiens, craignant un désastre semblable à celui qui, précédemment, leur avait fait perdre la ville par la faute de leurs alliés<sup>9</sup> décidèrent, par un vote, d'entretenir quatre cents mercenaires, et leur donnèrent pour chef Timophane. Mais lui, au mépris de la morale et de la justice, agit aussitôt de façon à s'assujettir la ville et, après avoir fait mourir sans jugement un assez grand nombre des premiers citoyens, il se proclama lui-même tyran ; mécontent de cette conduite, et regardant comme un malheur pour lui le crime de son frère, Timoléon voulut avoir une entrevue avec Timophane pour le presser de renoncer à cette folie malencontreuse et de chercher à réparer, d'une façon quelconque, ses torts envers les citoyens. Voyant ses avances

---

<sup>8</sup> Cléones était la dernière ville d'Argolide dans le voisinage de Corinthe, et peu éloignée de Némée.

<sup>9</sup> Il s'agit peut-être de la prise de Syracuse par Gélon, tyran de Géla, en 485 av. J.-C.

repoussées avec dédain, il s'associa, parmi ses parents, Eschyle, qui était le frère de la femme de Timophane, et, parmi ses amis, le devin que Théopompe nomme Satyros, Éphore et Timée, Orthagoras, et, au bout de quelques jours, il revint trouver son frère avec eux. Tous trois l'entourèrent en le suppliant, maintenant au moins, de changer de pensée et de conduite. Timophane commença par se moquer d'eux ; puis, comme il se laissait emporter à la colère et les traitait rudement, Timoléon s'écarta un peu de lui, et, se voilant la face, resta debout à pleurer. Les autres tirèrent leurs épées et tuèrent promptement Timophane.

V. Le bruit de cette action s'étant répandu, les principaux de Corinthe louaient la haine pour le mal et la grandeur d'âme de Timoléon, qui, malgré sa bonté et son amour des siens, avait fait passer la patrie avant sa famille, la morale et la justice avant l'intérêt, sauvant son frère quand celui-ci déployait sa valeur pour la patrie, le tuant quand il conspirait contre elle et l'asservissait. Mais ceux qui, ne pouvant vivre en démocratie, regardaient toujours du côté des souverains, affectaient sans doute alors de se réjouir de la mort du tyran, et toutefois ils injuriaient Timoléon, comme coupable d'un acte impie et abominable. Ils lui firent ainsi perdre courage. Il apprit ensuite que sa mère indignée tenait contre lui des propos terribles et l'accablait de malédictions à donner le frisson, et voulut aller la consoler. Mais elle ne daigna pas même le voir, et lui ferma sa porte. Alors, accablé de chagrin et l'esprit profondément troublé, il songea à se laisser mourir de faim. Mais comme ses amis, loin de rester indifférents à ce dessein, avaient recours à toutes les prières et à tous les moyens de pression, il décida de vivre, mais dans l'isolement. Il renonça à toute activité politique ; et, ne descendant même plus en ville, il passait son temps à se tourmenter et à errer dans les campagnes les plus désertes.

VI. Ainsi les jugements qui nous décident à accomplir certains actes, sont, à défaut de la consistance et de la fermeté que leur donnent la raison et la philosophie, facilement ébranlés et emportés par les premiers éloges ou les premiers blâmes venus, qui nous font perdre de vue nos réflexions personnelles. Car il faut non seulement, semble-t-il, que l'action soit belle et juste, mais encore que l'opinion dont elle procède soit durable et inflexible, pour que nous agissions en connaissance de cause. Autrement, nous serions dans le cas des gloutons qui, recherchant avec le plus vif appétit les aliments substantiels, s'en dégoûtent, une fois rassasiés. Il ne faut donc pas nous décourager après l'accomplissement des belles actions parce que l'enthousiasme dont elles sont issues s'attéduit par suite de notre faiblesse. Car, si le regret que l'on éprouve d'une belle action la rend honteuse à nos yeux, la préférence réfléchie que l'on donne, en connaissance de cause, à telle manière d'agir, survit même à l'insuccès. Par exemple, Phocion l'Athénien s'était

opposé à la politique de Léosthène<sup>10</sup>. Mais après le succès apparent de ce général, le même Phocion, voyant les Athéniens célébrer la victoire par un sacrifice d'action de grâces, dit : « Je voudrais avoir agi comme lui, et conseillé comme moi ! » Avec plus d'énergie encore, Aristide de Locres, un des amis intimes de Platon à qui Denys l'Ancien demandait pour femme une de ses filles, déclara qu'il aimerait mieux la voir morte que mariée à un tyran. Denys fit alors mourir tous les enfants d'Aristide et lui demanda méchamment quelque temps après s'il était toujours du même avis sur le mariage de ses filles. Aristide répondit qu'il était affligé du résultat de ses paroles et ne les regrettait pas. Mais peut-être ces traits sont-ils d'une vertu trop grande et trop achevée.

VII. La douleur de Timoléon après le fait accompli, soit compassion pour le mort, soit déférence pour leur mère, brisa et abattit tellement son moral que, pendant près de vingt ans, il n'entreprit pas une seule action qui pût le mettre en vue et ne se mêla plus de politique. Mais le jour, rappelé plus haut, où son nom fut acclamé par le peuple, qui le choisit comme généralissime, Téléclide, que son influence et sa réputation mettaient alors à la tête du pays, se leva pour l'exhorter à se conduire en homme brave et généreux : « Car si maintenant, lui dit-il, tu sais bien combattre, nous croirons que tu as tué un tyran ; si tu combats mal, que tu as tué ton frère. » Pendant que Timoléon préparait son expédition et rassemblait des soldats, on remit aux Corinthiens des lettres qui, émanant d'Icétas, révélaient son changement d'attitude et sa trahison. Car, dès le départ de ses ambassadeurs pour la Grèce, il avait traité avec les Carthaginois, et il négociait ostensiblement avec eux pour chasser Denys de Syracuse et en devenir lui-même le tyran. Mais avant l'exécution de ce plan, il pouvait arriver de Corinthe une armée avec un général, ce qui aurait ruiné ses ambitions. Dans cette crainte, il écrivit aux Corinthiens qu'ils n'avaient nul besoin de s'imposer des fatigues et des frais pour passer en Sicile et y risquer leur vie, surtout quand les Carthaginois, hostiles à ce projet, avaient réuni de nombreux vaisseaux pour interdire à leur flotte l'accès de l'île. Il ajoutait que lui-même, devant les lenteurs de Corinthe, avait été contraint de s'assurer contre le tyran l'alliance de Carthage. Jusqu'à la lecture de cette lettre, certains Corinthiens s'étaient montrés tièdes à l'égard de cette expédition. Mais alors la colère les souleva tous contre Icétas, de façon qu'ils participèrent avec enthousiasme aux frais et aux préparatifs de l'expédition navale de Timoléon.

VIII. Les vaisseaux une fois prêts et les soldats pourvus du nécessaire, les prêtresses de Coré crurent voir en songe les déesses<sup>11</sup> se préparer à un départ et dire qu'elles allaient se

---

<sup>10</sup> Cf. *Vie de Phocion*.

<sup>11</sup> Déméter et sa fille Perséphone, autrement dite Coré.

rendre avec Timoléon en Sicile ; aussi les Corinthiens équipèrent-ils une trière sacrée, qu'ils nommèrent la trière des deux déesses. Timoléon alla lui-même à Delphes, offrir un sacrifice au dieu. Comme il allait entrer dans le temple prophétique, un signe se produisit. Parmi les *ex-voto* suspendus à la voûte, une bandelette se détacha. Elle était brodée de couronnes et de Victoires, et vint tomber sur la tête de Timoléon. Apollon semblait donc le couronner d'avance pour les exploits auxquels il l'envoyait. Il partit avec sept vaisseaux de Corinthe, deux de Corcyre, et le dixième fourni par les gens de Leucade<sup>12</sup>. Il s'embarqua de nuit, il eut un bon vent et crut voir le ciel s'entr'ouvrir au-dessus de lui pour répandre une flamme abondante et éclatante. Ensuite s'éleva un flambeau semblable à ceux des mystères, qui accompagna la flotte dans sa course pour s'enfoncer dans la mer à l'endroit précis de l'Italie où les pilotes devaient suspendre leur trajet. Les devins déclarèrent que la vision confirmait le songe des prêtresses et que les déesses s'associaient à l'expédition en faisant briller du ciel cette lumière ; car la Sicile est consacrée à Coré, puisque c'est là, d'après la légende, qu'a eu lieu son enlèvement<sup>13</sup>, et l'île lui a été donnée comme cadeau de noces.

IX. Voilà donc comment les messages divins encourageaient la flotte. En faisant diligence pour traverser la mer, on arriva près de l'Italie. Mais les nouvelles de Sicile causaient beaucoup d'embarras à Timoléon et de découragement à ses soldats. Icétas avait sans doute vaincu Denys en bataille rangée et occupé par surprise la plupart des quartiers de Syracuse ; il tenait le tyran lui-même assiégé dans l'Acropole et le faubourg dit l'île<sup>14</sup>, où il le cernait étroitement. Mais, par ailleurs, il engageait les Carthaginois à songer au moyen de ne pas laisser Timoléon entrer en Sicile et de repousser ses soldats : on pourrait ainsi se partager tranquillement l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Reggio<sup>15</sup> vingt trières, à bord desquelles se trouvaient des ambassadeurs d'Icétas, qui devaient tenir à Timoléon un langage conforme à la politique de leur maître, c'est-à-dire user de détours spécieux et de manoeuvres pour dissimuler d'odieux projets. On demandait à Timoléon de venir assister, s'il le voulait, Icétas comme conseiller et s'associer à la gloire d'un succès désormais acquis, mais de renvoyer à Corinthe vaisseaux et soldats, puisque la guerre se trouvait à peu près finie et que les Carthaginois, prêts à barrer le passage, combattraient, si on voulait le forcer. Ainsi les Corinthiens, en débarquant à Reggio, tombèrent sur cette ambassade et virent les Carthaginois en observation sur mer, à peu de distance. Mécontents de cet outrage, ils ressentaient tous de la colère contre Icétas et de la crainte pour

---

<sup>12</sup> Une des îles Ioniennes, colonie de Corinthe, à 74 kilomètres au sud-est de Corcyre (Corfou).

<sup>13</sup> Par Hadès ; cf. *Hymne homérique à Déméter*.

<sup>14</sup> Ortygie, reliée au reste de la ville par un pont.

<sup>15</sup> En Calabre, sur le détroit de Messine.

les Siciliens, qui, visiblement, étaient l'enjeu de la lutte et le prix, pour Icétas, de sa trahison, pour les Carthaginois, de leur complicité. Il paraissait impossible de vaincre à la fois la flotte carthaginoise, mouillée sur place, qui était double de la leur, et l'armée qu'avait Icétas en Sicile, et à laquelle les troupes de Timoléon étaient venues servir d'appoint.

X. Cependant Timoléon prit contact avec les ambassadeurs d'Icétas et les généraux de Carthage. Il leur dit doucement qu'il se conformerait à leurs injonctions (de quel profit lui serait, en effet, la désobéissance ?) mais qu'il ne voulait pas s'en aller avant d'avoir entendu leurs propositions et fait les siennes à la face d'une ville grecque, leur amie commune, Reggio ; car ce détail importait à sa sécurité, et les Carthaginois persévéraient plus fermement dans l'exécution de leurs promesses, relatives à Syracuse, si le pacte avait la garantie d'un peuple entier. Ce n'était là qu'une ruse, imaginée pour faciliter le passage de Timoléon en Sicile, et les magistrats de Reggio la secondaient, désirant tous que le gouvernement de l'île fût remis aux Corinthiens pour éviter le voisinage des Barbares<sup>16</sup>. Aussi réunirent-ils une assemblée. Ils avaient fermé les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les citoyens de s'occuper d'autre chose, et, quand ils parurent devant le peuple, ils traînèrent le débat en longueur, se donnant la parole à tour de rôle sur le même sujet sans aboutir à aucune conclusion. Ils atermoyèrent ainsi jusqu'au moment où les trières des Corinthiens eurent pris le large, et ils retinrent les Carthaginois à l'assemblée sans leur laisser rien soupçonner, puisque la présence de Timoléon faisait prévoir son intervention dans le débat. Mais quand on lui annonça secrètement que toutes les galères étaient parties, sauf la sienne, qui restait en arrière, il se perdit dans la foule des assistants, où les citoyens groupés autour de la tribune l'aidèrent à se dissimuler. Il descendit vers la mer, s'embarqua et partit promptement. Il débarqua, suivi de son armée, à Tauroménion<sup>17</sup>, accueilli avec enthousiasme par Andromaque, maître et souverain de cette ville, qui l'appelait depuis longtemps. C'était le père de l'historien Timée, et de beaucoup le plus puissant des chefs d'État de la Sicile d'alors. Il gouvernait ses concitoyens avec régularité et justice et l'on put toujours constater son opposition aux tyrans et sa haine pour eux. Il alla jusqu'à donner sa ville à Timoléon comme base d'opérations, et il décida ses concitoyens à faire cause commune avec les Corinthiens pour libérer la Sicile.

XI. Quant aux Carthaginois de Reggio, ils prirent mal le départ de Timoléon, suivi du renvoi de l'assemblée. Leur déconvenue prêta aux plaisanteries des gens de Reggio, qui

---

<sup>16</sup> Il s'agit des Carthaginois.

<sup>17</sup> Tauromenion, plus tard Taormina, sur la côte E. de la Sicile, au-dessus de Catane.



affectaient de s'étonner qu'une ruse réussie ne plût pas à des Phéniciens<sup>18</sup>. Pour en revenir à leur attitude d'alors, ils envoyèrent à Tauroménion, à bord d'une trière, un ambassadeur, qui, dans un long entretien avec Andromaque, lui adressa des menaces déplacées et barbares pour le cas où il ne chasserait pas au plus tôt les Corinthiens. Il finit par montrer la paume de sa main et la retourner en déclarant qu'il aplatirait de même la ville. Andromaque n'en fit que rire, et, sans autre réponse, il allongea la main, comme avait fait le Carthaginois, et la retourna en l'engageant à partir au plus vite, s'il ne voulait pas que son navire fût renversé de la sorte. Quant à Icétas, en apprenant le passage de Timoléon en Sicile, il prit peur et fit venir beaucoup de trières carthagoises. Ainsi les Syracusains ne pouvaient que désespérer tout à fait de leur salut, en voyant les Carthagois maîtres de leur port, la ville entre les mains d'Icétas, la citadelle au pouvoir de Denys, et Timoléon accroché à la Sicile par le mince fil d'une bourgade comme Tauroménion. Faible espérance et médiocre force ! Car il n'avait que mille soldats, et tout juste de quoi les nourrir. Les autres villes n'avaient pas non plus confiance. Accablées de maux, elles étaient aigries d'avance contre tous les généraux, déconsidérés par la fourberie de Callippe et de Pharax. L'un était d'Athènes, et l'autre de Lacédémone ; mais tous deux, en dépit de leur prétention de venir affranchir la Sicile et renverser le pouvoir personnel, firent passer pour un âge d'or, par comparaison, les jours néfastes de la tyrannie, et juger les citoyens morts dans l'esclavage plus heureux que les témoins de l'indépendance reconquise.

XII. Sans doute les Corinthiens ne vaudraient-ils pas mieux : ils étaient venus armés des mêmes expédients, propos ingénieux et engageants, belles espérances et promesses courtoises, qui ne tendaient qu'à faire mieux accueillir un changement de maître. Les cités regardaient donc comme suspectes les avances des Corinthiens, qu'elles repoussèrent, à l'exception d'Adrane<sup>19</sup>. Cette ville était petite, il est vrai, mais consacrée à Adranos, un dieu extrêmement honoré dans toute la Sicile. Ses citoyens étaient en désaccord, les uns tâchant d'introduire chez eux Icétas et les Carthagois, les autres envoyant des députés à Timoléon. Je ne sais par quel hasard il se fit qu'Icétas et Timoléon, se hâtant l'un et l'autre de toutes leurs forces, arrivèrent en même temps. Mais Icétas était venu à la tête de cinq mille soldats, et Timoléon n'en avait pas plus de douze cents, qu'il amenait de Tauroménion, à trois cent quarante stades<sup>20</sup> d'Adrane. Le premier jour, Timoléon ne fit pas beaucoup de chemin et campa ensuite ; mais le lendemain, marchant sans désespérer par des chemins difficiles, il apprit, comme le jour était déjà sur son déclin, qu'Icétas,

---

<sup>18</sup> La réputation de fourberie des Phéniciens était-elle déjà bien établie ? Ou Plutarque n'est-il pas sous l'influence du préjugé, plus ou moins sincère, des Romains contre la bonne foi punique ?

<sup>19</sup> Adrane, au-dessus de l'Etna, sur un fleuve qui porte également le nom d'Adranos. Le temple de ce dieu était gardé par mille chiens.

<sup>20</sup> Une soixantaine de kilomètres.

nouvellement arrivé devant la bourgade, établissait son camp en face d'elle. A cette nouvelle, les chefs d'unités et de corps firent arrêter la marche des premiers rangs, dans la pensée que, si les soldats avaient bien mangé et s'étaient repris, ils auraient plus d'ardeur au combat. Mais Timoléon, qui survint alors, les pria de ne pas faire de pause. Il fallait, au contraire, mener les hommes à toute vitesse et en venir aux mains avec les ennemis, qui seraient débandés comme il est naturel quand on vient de cesser une marche et que l'on s'occupe à monter les tentes et à préparer le dîner. Tout en parlant de la sorte, il prenait son bouclier, et il marchait le premier, comme à une victoire assurée. Les hommes suivaient pleins de courage, n'étant encore qu'à moins de trente stades<sup>21</sup> de l'ennemi. Quand ils furent sur lui, ils le surprirent en désordre et en train de prendre la fuite dès qu'il s'était aperçu de leur approche. Aussi l'on ne tua guère plus de trois cents hommes ; mais on en prit vivants deux fois autant, et l'on s'empara du camp. Les Adranites ouvrirent leurs portes et se rallièrent à Timoléon, auquel ils annoncèrent avec une terreur mêlée d'admiration, qu'au début du combat les saintes portes s'étaient ouvertes d'elles-mêmes et qu'on avait vu s'agiter le fer de la lance du dieu, et sa figure ruisseler de sueur.

XIII. Ces présages n'annonçaient pas seulement, à ce qu'il semble, la victoire d'alors, mais encore les exploits qui devaient la suivre, et dont ce combat fut l'heureux début. En effet, certaines cités envoyèrent aussitôt des ambassadeurs pour s'entendre avec Timoléon ; et Mamercos, tyran de Catane, homme belliqueux et influent par sa richesse, fit alliance avec lui. Le plus important, c'est que Denys lui-même, renonçant désormais à ses espérances et sur le point d'être pris, méprisa Icétas, honteusement vaincu, et, dans son admiration pour Timoléon, envoya un message à ce grand homme et aux Corinthiens, pour offrir de se livrer avec la citadelle. Acceptant cette chance inespérée, Timoléon expédia Euclide et Télémaque, citoyens de Corinthe, à la citadelle avec quatre cents soldats, qui ne s'y introduisirent pas tous ensemble, ni ostensiblement ; car c'était impossible en présence de la flotte ennemie<sup>22</sup> mouillée là, mais en secret et par petits groupes. Les soldats occupèrent donc l'Acropole et le palais du tyran, qui contenaient ses provisions et son matériel de guerre. Il y avait, en effet, à l'intérieur, des chevaux en grand nombre, toutes sortes de machines et une quantité de traits ; de plus, soixante-dix mille armures accumulées de longue date ; enfin Denys avait à lui deux mille soldats, qu'il livra, comme le reste, à Timoléon. Lui-même ne prit que de l'argent et quelques-uns de ses amis ; puis il s'embarqua à l'insu d'Icétas. Arrivé au camp de Timoléon, il s'y montra, pour la première fois, simple particulier et humilié. Il fut envoyé à Corinthe avec un seul vaisseau et peu d'argent. Il

---

<sup>21</sup> Environ 5 km.

<sup>22</sup> Carthaginoise.

était né et avait été élevé à la cour la plus brillante et au centre de la monarchie la plus grande de toutes. Il y garda le pouvoir pendant deux périodes, l'une de dix ans, l'autre, postérieure à l'interrègne provoqué par Dion, de douze ans. Il avait alors été traversé par les combats et les guerres ; et le mal qu'il fit comme tyran reste en arrière de ce qu'il souffrit par la suite. Il vit en effet la mort de ses fils adultes, le viol de ses filles vierges ; il vit sa soeur, qui était aussi sa femme, outragée dans sa personne et condamnée par l'ennemi à devenir le jouet des pires débauchés, il la vit enfin mourir de mort violente avec ses enfants, jetée à la mer. Mais ces détails sont exactement rapportés dans mon livre sur Dion.

XIV. Denys étant arrivé par mer à Corinthe, il n'y avait aucun des Grecs qui ne désirât le voir et lui parler. Mais les uns, se réjouissant de ses malheurs à cause de leur haine pour lui, allaient le trouver avec joie pour fouler aux pieds le rebut de la Fortune ; les autres, changeant de sentiments devant ce changement de destinée, partageaient sa peine, et, dans cette nouvelle preuve de la faiblesse de notre condition humaine, reconnaissaient l'action puissante et cachée d'une cause divine. Car ce siècle-là n'eut à montrer aucune oeuvre de la nature ou de l'art aussi grande que cette oeuvre de la Fortune : l'homme qui, peu de temps avant, était le maître de la Sicile, passant son temps à Corinthe sur le marché aux poissons, assis dans une parfumerie, buvant du vin trempé dans les débits, faisant publiquement assaut de railleries avec des petites femmes qui trafiquaient de leur beauté, donnant des leçons de musique vocale aux chanteuses et discutant avec elles sur la musique exécutée dans les théâtres et l'harmonie du rythme. Tout cela, suivant les uns, Denys le faisait sans dessein préconçu, parce qu'il s'ennuyait et qu'il était naturellement mou et débauché. Les autres croyaient qu'il jouait ce jeu pour se faire mépriser au lieu de se faire craindre et de laisser soupçonner aux Corinthiens qu'atterré par ce changement d'existence il aspirait à reconquérir le pouvoir. Il aurait donc affecté, contre son naturel, une grande sottise dans sa conduite.

XV. Cependant, on rapporte aussi de lui des propos qui semblent montrer qu'il s'accommodait assez noblement de la situation. Par exemple, ayant fait un voyage à Leucade, colonie de Corinthe comme Syracuse, il dit qu'il était dans l'état d'esprit des tout jeunes gens qui se trouvent en faute : ils passent gaiement le temps avec leurs frères, mais fuient leurs pères, qui les intimident : « Et moi aussi, conclut-il, j'ai peur de la métropole, et j'aimerais à vivre ici avec vous ! » Un étranger, à Corinthe, le plaisantait assez grossièrement sur les entretiens qu'il se plaisait, étant tyran, à avoir avec les philosophes, et lui demandait à la fin quel profit il avait tiré de la sagesse de Platon. « Ne te semble-t-il pas, répondit-il, que Platon m'a aidé à supporter ce

changement de fortune comme je fais ? » Le musicien Aristoxène<sup>23</sup> et quelques autres voulaient savoir comment était venue sa brouille avec Platon et ses griefs contre le philosophe. Il répondit : « Entre tous les maux que comporte l'état de tyran (et ils sont nombreux !) le pire est l'impossibilité de trouver un seul de vos soi-disant amis pour vous parler avec franchise. C'est ainsi que mes faux amis m'ont privé de l'amitié de Platon. » Une espèce de plaisantin, pour se moquer de Denys, secouait ses habits en entrant chez lui, comme on fait chez un tyran<sup>24</sup>. Il lui rendit sa plaisanterie en l'invitant à faire de même à la sortie, pour montrer qu'il n'emportait rien. Philippe de Macédoine<sup>25</sup>, après boire, faisait une allusion ironique aux odes et aux tragédies que Denys l'Ancien avait laissées, et feignait de se demander où il trouvait le temps de faire tout cela. Denys le Jeune eut cette réplique assez jolie : « Il y passait le temps que toi, moi, et les autres soi-disant heureux nous passions à vider les grandes coupes<sup>26</sup>. » Platon ne put voir Denys à Corinthe : le philosophe était déjà mort<sup>27</sup>. Mais Diogène de Sinope<sup>28</sup> lui dit, à leur première rencontre : « Comme tu mérites peu cette existence, Denys ! » L'autre s'arrêta et répondit : « Que tu es bon, Diogène, de compatir à mon malheur ! » — Eh quoi ! reprit Diogène, tu crois que je partage ta douleur ! Je m'indigne, au contraire, qu'un esclave comme toi, fait pour vieillir dans les palais, comme ton père, et pour y mourir, passe ici son temps à plaisanter et à faire la débauche avec nous ! » Quand je passe de ces propos aux lamentations de Philiste sur le sort des filles de Leptine<sup>29</sup>, tombées de l'opulence de la tyrannie à une humble situation, je crois entendre les plaintes d'une femme qui regrette les vases de parfum, la pourpre et l'or. Ces détails ne paraîtront pas, je crois, étrangers au but de mes Vies pour des auditeurs qui ne seraient ni pressés, ni dépourvus de loisirs.

XVI. Si l'infortune de Denys fut visiblement extraordinaire, on n'eut pas moins d'étonnement du succès de Timoléon. Après son débarquement en Sicile, cinquante jours lui avaient suffi pour occuper la citadelle de Syracuse et renvoyer Denys dans le Péloponnèse. Encouragés par ce début, les Corinthiens lui expédièrent deux mille hoplites et deux cents cavaliers. Ces hommes abordèrent à Thuries. Mais, voyant qu'on ne pouvait, de là, passer en Sicile, puisque les Carthaginois, avec une flotte nombreuse, tenaient la mer, et contraints de se tenir tranquilles sur place en attendant une occasion de départ, ils consacrèrent leurs loisirs à la plus belle des besognes. Les Thuriens avaient à faire une expédition contre les Bruttians.

---

<sup>23</sup> Aristoxène de Tarente, né entre 356 et 352 av. J.-C. On ignore la date de sa mort.

<sup>24</sup> Pour montrer que l'on n'a pas d'armes sur soi.

<sup>25</sup> Le grand Philippe.

<sup>26</sup> A la fin du repas, on apporte des coupes plus grandes ; c'est le moment des excès.

<sup>27</sup> Platon mourut en 348 av. J.-C.

<sup>28</sup> Diogène le Cynique (412 ?-323 av. J.-C.).

<sup>29</sup> Leptine, frère ou beau-frère de Denys l'Ancien. L'une de ses filles avait épousé Philiste.

Pendant ce temps, les Corinthiens prirent la ville en charge et la gardèrent avec autant de loyauté et de bonne foi que si c'eût été leur patrie. Quant à Icétas, il assiégeait la citadelle de Syracuse et empêchait de faire passer du blé par mer aux Corinthiens. De plus, ayant suborné deux mercenaires pour assassiner Timoléon, il les envoya dans la ville d'Adrane, où ce général, qui, par ailleurs, n'avait pas de garde du corps spéciale, passait alors son temps dans le culte du dieu ; la détente était complète, et on ne songeait nullement à se défier. Les sicaires, apprenant par hasard qu'il allait sacrifier, se rendirent au temple avec des poignards cachés sous leurs vêtements ; et, se mêlant à la foule qui entourait l'autel, ils se rapprochaient peu à peu de lui. Ils s'encourageaient l'un l'autre, et ils allaient se mettre à l'oeuvre quand un inconnu frappa l'un d'eux d'un coup d'épée à la tête. Le blessé tombé, son assaillant ne resta pas plus sur place que le compagnon de sa victime. Le premier s'enfuit, comme il était, avec son épée, vers un rocher élevé, qu'il gravit. L'autre, s'attachant à l'autel, demandait à Timoléon l'impunité en promettant de tout révéler. Assuré du pardon, il se dénonça lui-même, ainsi que son camarade, à présent mort, et il avoua l'assassinat projeté. Là-dessus, d'autres firent descendre celui qui était sur le rocher. Le malheureux proclamait son innocence : il avait tué, en toute justice, pour venger la mort de son père, assassiné autrefois à Léontion par la victime d'aujourd'hui. Il invoqua le témoignage de quelques-uns des assistants, qui admiraient en même temps l'ingéniosité de la destinée. Elle met en branle des événements au moyen d'autres événements, rassemble tout de loin, combine et se sert de ce qui, en apparence, n'offre que de très grandes différences, sans rien de commun, pour faire de certains résultats les principes d'autres faits. En conséquence, les Corinthiens décernèrent à cet homme une gratification de dix mines<sup>30</sup> parce qu'il avait mis son juste ressentiment au service du génie protecteur de Timoléon ; le destin voulait qu'au lieu de satisfaire sur le champ sa rancune personnelle, il la réservât pour le salut de ce grand homme. Cette heureuse circonstance éveilla bien des espoirs ; et, considérant Timoléon comme un être sacré, venu, avec l'aide des dieux, pour venger la Sicile, les Siciliens voulurent l'honorer et le garder.

XVII. Après l'échec de cet attentat, Icétas, voyant beaucoup de monde se rallier à Timoléon, se reprocha, quand il avait à sa disposition une force aussi considérable que celle des Carthaginois, de s'en servir timidement, par petits paquets, et d'introduire les renforts alliés furtivement et à la dérobée. Il manda donc à Magon, généralissime des Carthaginois, d'arriver avec toute sa flotte. Magon prit la mer. Il disposait d'une force formidable : cent cinquante vaisseaux, avec lesquels il surprit le port. Il débarqua soixante mille hommes de pied dans la ville

---

<sup>30</sup> Une mine vaut cent drachmes, 90 francs-or [1950].

de Syracuse, et il y établit son camp, en sorte que, de l'avis général, l'invasion de la barbarie annoncée depuis longtemps et attendue, était venue pour la Sicile. Car jamais encore il n'était arrivé aux Carthaginois, qui avaient fait auparavant mille guerres en Sicile, de prendre Syracuse. Cette fois, au contraire, accueillis par Icétas, qui leur livrait la ville, ils en faisaient, aux yeux de tous, un campement de Barbares. Les Corinthiens, toujours maîtres de la citadelle, arrivaient à se tirer d'affaire, mais dans des conditions dangereuses et pénibles. Car, n'ayant plus la nourriture suffisante, interceptée par suite de la fermeture des ports, ils se dépensaient toujours, par ailleurs, en luttes et en combats, autour des remparts, se partageant pour faire face à toutes les variétés et à toutes les formes de siège.

XVIII. Cependant Timoléon les secourait en leur envoyant des vivres de Catane par de petits bateaux de pêche et des barques légères, qui, surtout par gros temps, se glissaient entre les trières barbares, à la faveur du tourbillon et de l'agitation qui tenaient celles-ci écartées. Magon et Icétas le constatèrent. Ils résolurent donc de prendre Catane, d'où venait le ravitaillement aux assiégés, et, avec les meilleurs éléments de leurs forces, ils quittèrent Syracuse. Mais Néon de Corinthe (c'était lui le chef des assiégés), voyait, du haut de la citadelle, les troupes ennemies, laissées en arrière, monter leur garde avec négligence et nonchalamment. Il tomba soudain sur elles, profitant d'un moment où les hommes étaient dispersés. Il tua les uns, défit les autres, et, victorieux, il occupa le quartier de l'Achradine, le secteur qui paraissait le plus fort et le plus solide de la ville de Syracuse, laquelle se compose, pour ainsi dire, d'un assemblage de plusieurs villes<sup>31</sup>. Comme il y trouva en abondance des vivres et de l'argent, il ne lâcha pas cette position. Au lieu de se retirer dans la citadelle, il fortifia le périmètre de l'Achradine, et, tenant lié ce quartier à l'Acropole par les remparts qu'il avait élevés, il le gardait. Magon et Icétas approchaient déjà de Catane quand un cavalier, venu de Syracuse, tomba sur eux pour leur annoncer la prise de l'Achradine. Tout bouleversés, ils battirent en retraite en toute hâte, sans avoir pris la ville contre laquelle ils s'étaient ébranlés ni gardé celle qu'ils possédaient.

XIX. Ces événements laissent quelque doute sur la part qu'y eurent, soit la prévoyance et la vertu, soit la fortune ; mais ce qui suit paraît absolument amené par un heureux hasard. Les soldats de l'armée corinthienne qui séjournaient à Thuries avaient à redouter les trières carthagoises, qui les épiaient sous la conduite d'Hannon, et, de plus, la mer était, pour plusieurs jours, mise en furie par le vent. Ils firent donc mouvement par voie de terre à travers le Bruttium ; et, agissant sur les Barbares moitié par persuasion, moitié par contrainte, ils

---

<sup>31</sup> Le berceau de Syracuse avait été l'île d'Ortygie ; la ville comprenait quatre autres quartiers, Achradine, Tycha, Néapolis, les Epipoles.

descendirent sur Reggio, quand la mer était encore soulevée par une tempête violente. Mais l'amiral de la flotte carthaginoise ne s'attendait plus à l'arrivée des Corinthiens, qui devaient, à ses yeux, se morfondre sur place en pure perte. Il se persuada qu'il avait imaginé, pour tromper l'ennemi, un habile expédient. Il fit ceindre des couronnes à ses matelots et para ses trières de boucliers grecs et phéniciens<sup>32</sup>. Dans cet équipage, il fit voile vers Syracuse. En passant devant la citadelle, il accéléra le mouvement ; et, parmi les applaudissements et les rires de ses hommes, il criait : « Les Corinthiens sont vaincus et soumis. Je les ai pris en mer, pendant qu'ils cherchaient à forcer le passage ! » Il pensait ainsi décourager les assiégés. Mais comme il débitait ces sornettes et ces impostures, les Corinthiens, descendus du Bruttium sur Reggio, ne trouvèrent personne aux aguets. Ils constatèrent aussi que le vent, tombé contre toute attente, laissait le détroit parfaitement uni à la surface et tranquille. Ils sautèrent donc dans les barques et les bateaux de pêche disponibles, les mirent en marche, et passèrent en Sicile si sûrement et par une mer si calme qu'ils pouvaient remorquer par la bride des chevaux qui nageaient le long des embarcations.

XX. Quand tout le monde eut traversé, Timoléon, aussitôt après avoir accueilli ces renforts, occupa Messine ; il rangea ensuite ses troupes en bataille, et marcha sur Syracuse, se fiant plus à sa chance et à son bonheur qu'à ses forces militaires ; car il n'avait pas avec lui plus de quatre mille hommes. Comme on annonçait son arrivée à Magon, celui-ci, troublé et effrayé, conçut encore plus de soupçons pour le motif suivant. Les bas-fonds qui entourent la ville contiennent beaucoup d'eau potable, en provenance tant des sources que des étangs et des rivières qui se déversent dans la mer. Ces eaux nourrissent une foule d'anguilles, qui procurent toujours à qui le veut l'occasion d'une pêche abondante. Ces poissons, les mercenaires des deux partis, pendant les repos et les suspensions d'armes, les pourchassaient ensemble. Comme ils étaient Grecs et n'avaient aucun motif d'animosité personnelle entre eux, ils risquaient vaillamment leur vie, dans les combats, mais, pendant les trêves, ils se fréquentaient et causaient ensemble. Ce jour-là, comme ils se livraient à l'occupation commune de la pêche, ils admiraient d'un commun accord la beauté de la mer et l'heureuse disposition des lieux. Alors l'un de ceux qui combattaient dans l'armée de Corinthe dit : « Et pourtant, une ville grande comme celle-là et pourvue de si grands avantages, vous, qui êtes Grecs, désirez l'asservir à la barbarie, en rapprochant de nous les pires et les plus sanguinaires des ennemis, les Carthaginois, contre qui il faudrait souhaiter que la Grèce eût plusieurs Siciles pour remparts. Ou bien croyez-vous que ces

---

<sup>32</sup> Ces boucliers étaient censés être des dépouilles de guerre ; mais la présence des boucliers phéniciens était suspecte.

gens-là ont réuni une armée et sont venus ici des colonnes d'Hercule et de l'Atlantique, risquer leur vie pour le triomphe d'Icétas ? Si ce personnage avait le bon sens d'un chef, il n'exilerait pas les pères de sa patrie et n'y introduirait pas les ennemis ; il obtiendrait même les honneurs et la puissance qui lui reviennent, en les demandant à Timoléon et aux Corinthiens. » Ces propos furent répandus par les mercenaires dans le camp, et firent soupçonner à Magon qu'il était trahi ; d'ailleurs, il cherchait depuis longtemps un moyen de s'esquiver. Icétas eut beau le supplier de rester, en lui remontrant combien ils étaient supérieurs aux ennemis, Magon, persuadé que leur infériorité sur Timoléon en courage et en bonheur contrebalançait largement l'avantage du nombre, leva l'ancre aussitôt et fit voile pour l'Afrique, laissant honteusement la Sicile échapper de ses mains, sans obéir à aucune logique humaine<sup>33</sup>.

XXI. Le lendemain Timoléon était là, ses dispositions prises pour le combat. Mais, en apprenant la fuite des ennemis et en voyant les ports vides, il vint à l'esprit des soldats de rire de la lâcheté de Magon ; et, en se promenant dans la ville, ils promettaient une prime à qui indiquerait le chemin qu'avait prit la flotte carthaginoise pour leur échapper. Cependant Icétas voulait toujours combattre, et, loin de renoncer à la possession de Syracuse, il s'obstinait à rester sur ses positions, qui étaient fortes et difficiles à emporter. Timoléon partagea donc son armée en plusieurs corps. Il prit le commandement du secteur le plus dangereux, celui de l'Anapos, et fit donner l'assaut à l'Achradine par des troupes dont le chef était Isias de Corinthe<sup>34</sup>. Le troisième détachement fut conduit contre les Épipoles<sup>35</sup> par Dinarque et Démarète, qui avaient amené les derniers renforts de Corinthe. L'attaque fut lancée de tous les côtés à la fois ; les soldats d'Icétas furent défaits et prirent la fuite. Ces résultats, la prise de la ville par les hauteurs et sa prompte réduction après l'expulsion des ennemis, il est juste de les attribuer à la vaillance des combattants et à l'habileté du général. Mais que personne, parmi les Corinthiens, n'ait été tué, ni même blessé, la bonne chance de Timoléon fit bien voir là son propre ouvrage ; elle rivalisait en quelque sorte avec le courage de ce grand homme pour faire admirer aux gens renseignés son bonheur plutôt que son mérite. Car le bruit de son succès n'envahit pas seulement tout de suite la Sicile entière et l'Italie ; en peu de jours la Grèce retentit de la grandeur de cette victoire ; et la ville de Corinthe, doutant encore si le corps expéditionnaire était arrivé, apprit en même temps que ses hommes étaient sains et saufs et victorieux. Si complète fut la réussite des exploits de Timoléon ! Si foudroyante, la rapidité qui rehaussa la beauté de ses actions !

---

<sup>33</sup> Les dieux protégeaient donc Timoléon.

<sup>34</sup> L'Achradine est au sud de Syracuse, entre le Petit Port et le port de Thapsos.

<sup>35</sup> Le plateau des Epipoles domine Syracuse, au nord-ouest du quartier de Tyché.



XXII. Maître de la citadelle, Timoléon ne tomba point dans l'erreur de Dion ; il se garda d'épargner ce bâtiment à cause de sa beauté et de sa richesse. Mais de plus, se défiant du soupçon qui avait d'abord fait diffamer, et ensuite perdu Dion, il invita officiellement quiconque des Syracusains le voudrait à se présenter avec un outil de fer et à se mettre à démolir les remparts de la tyrannie. Tous les citoyens gravirent la colline ; car ils voyaient dans cette proclamation une journée historique et le fondement le plus solide de la liberté. Aussi démolirent-ils de fond en comble, non seulement la citadelle, mais encore les palais et les tombeaux des tyrans. Timoléon fit aussitôt niveler le sol, où il bâtit des tribunaux, pour faire plaisir aux citoyens et mettre la démocratie au-dessus de la tyrannie. Mais, si la ville était prise, elle manquait d'habitants : les uns avaient péri dans les guerres et les révolutions ; les autres se trouvaient en exil, du fait de la tyrannie. L'agora de Syracuse, par suite de la dépopulation, était recouverte d'une herbe si drue et si profonde que les chevaux y broutaient, et que leurs cochers pouvaient s'étendre sur le gazon. Les autres villes, sauf un tout petit nombre, étaient pleines de cerfs et de sangliers. Souvent les gens qui étaient de loisir chassaient dans les faubourgs et autour des remparts. Enfin aucun de ceux qui habitaient les châteaux et les forteresses ne répondait aux appels de l'autorité. Ils ne descendaient même pas en ville, étant tous pénétrés d'horreur et de haine pour l'agora, la politique et la tribune, dont étaient sortis la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains décidèrent donc d'écrire aux Corinthiens d'envoyer des colons de Grèce à Syracuse. Car le pays allait être désert, et l'on s'attendait à une grande guerre, venant d'Afrique. On savait, en effet, que Magon s'était tué, que les Carthaginois, irrités de la façon dont il avait conduit son expédition, venaient de mettre son corps en croix, et qu'ils rassemblaient de grandes forces pour passer en Sicile au printemps.

XXIII. En apportant la lettre de Timoléon, les ambassadeurs de Syracuse demandèrent pour leur cité l'appui des Corinthiens, qu'ils prièrent d'être une seconde fois ses fondateurs. Les Corinthiens ne saisirent pas cette occasion de s'agrandir et de se soumettre Syracuse. Seulement ils commencèrent par faire proclamer, par des hérauts, dans les jeux sacrés et les plus grandes fêtes de la Grèce, que les Corinthiens, ayant renversé la tyrannie de Syracuse et chassé le tyran, appelaient les Syracusains et tous les autres Siciliens qui le voudraient à venir habiter cette ville, libres et indépendants, en se partageant la terre dans des conditions équitables et justes. Ils envoyèrent ensuite des messagers en Asie et dans les îles où ils apprenaient que le plus grand nombre des exilés se trouvaient dispersés ; ils les invitaient tous à se rendre à Corinthe où l'État leur fournirait à ses frais une escorte de sûreté, des vaisseaux et des généraux pour les ramener à Syracuse. L'annonce de ces dispositions valut à Corinthe les plus justes et les plus beaux éloges :

elle affranchissait les Syracusains de leurs tyrans, les sauvait des Barbares et les ramenait dans leur pays ! Mais les exilés réunis à Corinthe, n'étant pas en nombre suffisant, demandèrent à Corinthe et au reste de la Grèce de leur fournir des compagnons. Quand ils furent dix mille au moins, ils partirent pour Syracuse. Déjà beaucoup d'Italiotes<sup>36</sup> et de Siciliens étaient venus trouver Timoléon, et le nombre total des colons atteignait, d'après Athanis<sup>37</sup>, soixante mille. Timoléon leur distribua les terres gratuitement, mais il vendit les maisons, dont il retira mille talents<sup>38</sup>. Il laissa aux anciens Syracusains la faculté de racheter les leurs ; et parvint, par ce moyen, à donner de l'aisance au peuple. La misère était, en effet, si grande, surtout par rapport aux dépenses de la guerre future, que l'on vendit même les statues. Chacune d'elles subit un procès et fut l'objet d'une accusation, comme si elle avait eu des comptes à rendre. Les Syracusains, dit-on, conservèrent la statue de l'ancien tyran Gélon<sup>39</sup> quand toutes les autres étaient condamnées ; car ils admiraient et honoraient ce Prince à cause de sa victoire à Himère sur les Carthaginois.

XXIV. La ville reprenait donc le souffle et se repeuplait, puisque, de tous côtés, les habitants affluaient. Timoléon voulut alors affranchir les autres cités et extirper absolument la tyrannie de Sicile. Il fit donc une expédition contre les pays où elle subsistait, et contraignit Icétas de rompre avec les Carthaginois, puis de s'engager à démolir ses citadelles et à vivre en simple particulier à Léontion. Leptine, le tyran d'Apollonie<sup>40</sup> et de quelques autres bourgades, se voyant en danger d'être pris de vive force, s'était rendu. Timoléon lui laissa la vie et l'envoya à Corinthe, jugeant beau que les Grecs pussent voir, dans la métropole, les tyrans de Sicile réduits à la modeste condition d'exilés. Il voulait, d'autre part, que les mercenaires vécussent sur l'ennemi, sans se croiser les bras. Aussi, pendant qu'il revenait lui-même à Syracuse pour travailler à la nouvelle Constitution et en régler au mieux les dispositions capitales, d'accord avec les législateurs venus de Corinthe, Céphale et Denys, envoya-t-il les hommes de Dinarque et de Démarète en terre carthaginoise<sup>41</sup>. Ils prirent beaucoup de places aux Barbares, et, tout en vivant eux-mêmes dans l'abondance, il ménageaient, sur le butin, des ressources pour la guerre.

XXV. Sur ces entrefaites les Carthaginois firent une expédition contre Lilybée<sup>42</sup>. Ils menaient soixante-dix mille hommes de troupe, deux cents trières, et mille bateaux qui

---

<sup>36</sup> Italiens du Sud.

<sup>37</sup> Historien dont les oeuvres sont perdues.

<sup>38</sup> Un peu plus de cinq millions-or et demi [1950].

<sup>39</sup> Gélon 1<sup>er</sup> tyran de Géla, en 491 av. J.-C. et de Syracuse en 485, mort en 478.

<sup>40</sup> Sur la côte Nord de Sicile.

<sup>41</sup> Dans la région septentrionale de la Sicile.

<sup>42</sup> Lilybée, aujourd'hui Marsala, fondée par les Carthaginois, en 397 av. J.-C. sur la côte ouest de la Sicile.

transportaient des machines, des quadriges, des vivres et du matériel en abondance. Ils ne voulaient plus se contenter d'actions de détail ; ils entendaient chasser les Grecs en même temps de toute la Sicile. Car leurs forces étaient suffisantes pour soumettre tous les Siciliens, quand même ceux-ci n'auraient pas été affaiblis et perdus par leurs dissensions. En apprenant que leurs possessions étaient ravagées, ils furent pris de colère et marchèrent aussitôt contre les Corinthiens, sous la conduite d'Hasdrubal et d'Hamilcar<sup>43</sup>. La nouvelle en parvint promptement à Syracuse, où les citoyens, instruits de la grandeur des forces ennemies, furent tellement terrifiés qu'à peine y en eut-il trois mille, sur tant de dizaines de milliers, pour prendre les armes et oser se joindre à Timoléon. Les mercenaires étaient au nombre de quatre mille ; encore sur ce chiffre y en eut-il mille qui prirent peur en route et se retirèrent. Ils pensaient que Timoléon n'était pas dans son bon sens et se montrait bien fou pour son âge, en marchant contre soixante-dix mille ennemis avec cinq mille fantassins et mille cavaliers, qu'il menait, du reste, à huit jours de marche de Syracuse, à un endroit qui n'offrait ni retraite aux fugitifs, ni sépulture aux morts. Les déserteurs, Timoléon considérait comme un avantage qu'ils se fussent trahis avant le combat. Les autres, il les reconforta et les mena à toute vitesse sur les bords du fleuve Crimèse<sup>44</sup>, où il avait entendu dire que les Carthaginois se rassemblaient aussi.

XXVI. En montant sur une colline du haut de laquelle on devait observer le camp et l'armée ennemis, on rencontra des mulets qui portaient du persil. L'idée vint aux soldats que le présage était mauvais, parce que nous avons coutume de couronner de persil, par piété, les tombeaux des morts ; et de cette habitude est né le dicton que celui qui est dangereusement malade a besoin de persil. Voulant donc les délivrer de cette crainte superstitieuse et les tirer de leur découragement, Timoléon fit faire halte ; et, entre autres propos conformes à la circonstance, il leur dit qu'avant la victoire la couronne leur était déjà tombée entre les mains d'elle-même, et celle-là justement dont les Corinthiens honoraient les vainqueurs aux Jeux Isthmiques, regardant cette tradition comme sacrée. En effet, à ce moment, aux Jeux Isthmiques comme maintenant encore aux Jeux Néméens, la couronne était de persil ; et il n'y a pas longtemps qu'elle est de pin. Ayant donc harangué ses soldats de la sorte, Timoléon prit du persil et s'en couronna le premier. Après lui, ses officiers et la troupe en firent autant. De plus les devins, voyant arriver deux aigles, dont l'un portait dans ses serres un serpent transpercé, et l'autre s'envolait en poussant de grands cris d'enthousiasme, les montrèrent aux soldats, qui se mirent tous à prier et à invoquer les dieux.

---

<sup>43</sup> Ancêtres des illustres adversaires de Rome.

<sup>44</sup> Rivière du nord-ouest de la Sicile, qui passe près de Ségeste et se jette dans l'Hypsa.

XXVII. On était alors au début de l'été, et à la fin du mois de Thargélion, vers le solstice<sup>45</sup>. La vapeur dense que le fleuve émettait couvrit d'abord la plaine de ténèbres, et l'on ne pouvait rien voir des ennemis. Seulement une clameur indécise et confuse s'élevait vers la colline, signe naturel du déplacement d'une si grande armée, venant de loin. Mais au moment où, montés sur la hauteur, les Corinthiens s'arrêtaient et déposaient leurs boucliers pour se détendre, le soleil se tourna et fit élever la vapeur. L'air souillé, se condensant et se rassemblant vers le haut, couvrit le sommet de nuages, tandis qu'aux pieds des Corinthiens la plaine s'éclaircissait. On découvrit alors le Crimèse, et l'on vit les ennemis en train de le passer. En premier lieu, venaient leurs quadriges, formidablement équipés pour le combat, et, derrière, dix mille fantassins à boucliers blancs. On devinait que c'étaient des Carthaginois à l'éclat de leur équipement, à la lenteur et à l'ordre de leur marche. Les soldats d'autre provenance affluaient ensuite, opérant le passage en tumulte et en cohue. Timoléon vit que le fleuve lui permettait de détacher de la masse des ennemis le nombre exact contre lequel il voulait combattre. Il dit donc à ses soldats de regarder le gros des troupes ennemies coupé en deux par le Crimèse, puisqu'une partie avait déjà traversé et que l'autre s'y disposait. Il ordonna ensuite à Démarète de prendre ses cavaliers, de charger les Carthaginois et de jeter ainsi le désordre dans leur formation encore inachevée. Lui-même, descendu dans la plaine, plaça les Siciliens à chaque aile, en leur adjoignant, des deux côtés, un petit nombre de mercenaires. Au centre, autour de lui, il prit les Syracusains, avec les meilleurs éléments des mercenaires. Il s'arrêta ensuite un moment à regarder ce que faisait sa cavalerie. Il la vit incapable, à cause des chars qui venaient en avant des lignes ennemies, d'attaquer les Carthaginois, et forcée, pour n'être pas disloquée, de faire continuellement volte-face et de tenter de nouvelles incursions après de nouveaux reculs. Il prit alors son bouclier et cria aux fantassins de le suivre et de prendre courage. Il paraissait avoir une voix surhumaine et plus forte que d'ordinaire, soit que l'exaltation du combat et le transport où il était l'eussent enflée, soit qu'une divinité, comme la plupart le crurent alors, eût parlé en même temps que lui. Ses hommes poussèrent aussitôt leur cri de guerre et le sommèrent de les mener au combat sans différer. Lui, fit signe aux cavaliers d'attaquer hors des lignes, au-delà du front des chars, et— d'engager la bataille sur les ailes. Il concentra son avant-garde, bouclier contre bouclier, fit sonner la trompette et donna l'assaut aux Carthaginois.

XXVIII. Ceux-ci soutinrent vaillamment le premier choc. Protégés par des cuirasses de fer et des casques de bronze, abrités derrière de grands boucliers, ils repoussèrent le choc des javelots. Mais quand on en arriva au combat à l'épée, affaire d'habileté non moins que de force,

---

<sup>45</sup> Dans la première quinzaine de juin.

il vint soudain des montagnes un fracas de tonnerre effrayant, et des éclairs enflammés. Ensuite le brouillard qui couvrait les sommets des collines s'épandit sur le champ de bataille, mêlé de pluie, de vent et de grêle. Il se déversait sur les Grecs par derrière et de dos, mais l'ouragan frappait les Barbares de face et les éblouissait, cependant que les nuages laissaient tomber un tourbillon de pluie et des flammes continuelles. Parmi ces phénomènes, nombreux étaient ceux qui les incommodaient, surtout les novices ; mais ce qui paraît avoir fait le plus de mal, ce fut le tonnerre, avec le bruit des armes sur lesquelles ricochaient la pluie impétueuse et la grêle ; car tant de fracas empêchait d'entendre les ordres des officiers. De plus, comme l'armement des Carthaginois ne facilitait pas leurs mouvements (car, je l'ai dit, ils étaient pesamment armés), la boue ralentissait leur marche, et les plis de leurs tuniques, se remplissant d'eau, les alourdissaient et leur rendaient la lutte difficile. Ils étaient de ce fait, exposés aux coups des Grecs, et, s'ils tombaient, n'arrivaient pas à se tirer de la boue avec leurs armes. Car le Crimèse, traversé par tant de monde, s'enfla, quand il était déjà grossi par les pluies, et déborda dans la plaine avoisinante, coupée de beaucoup de cavités et de gouffres ; aussi se remplit-elle de ruisseaux, qui ne coulaient pas dans le lit du fleuve. Les Carthaginois, roulant de-ci de-là, avaient peine à se dégager. A la fin, comme ils étaient pressés par la tempête et que les Grecs avaient défait leur première ligne, composée de quatre cents hommes, le gros des troupes s'enfuit. Beaucoup d'entre eux, surpris dans la plaine, y furent tués ; beaucoup aussi, se heurtant dans le fleuve à ceux qui le traversaient en sens inverse, furent emportés à la dérive et disparurent. Le plus grand nombre enfin cherchaient à gagner les hauteurs ; mais l'infanterie légère leur courut sus et les tua. En tout cas on dit que, sur dix mille ennemis morts, il y eut trois mille Carthaginois, grande perte pour leur cité. Car ni pour la naissance, ni pour la richesse, ni pour la réputation, ceux-là n'avaient leurs supérieurs ; et l'on ne rapporte pas que jamais les Carthaginois proprement dits aient eu autant de morts dans un seul combat ; car, la plupart du temps, c'étaient des Libyens, des Ibères et des Numides qu'ils employaient à la bataille ; et ainsi les étrangers faisaient les frais de leurs défaites.

XXIX. Les Grecs reconnurent la notoriété des victimes à leurs dépouilles ; car, en les ôtant, ils ne tenaient pas le moindre compte du bronze et du fer ; tant il y avait d'argent, et même d'or ! Après avoir passé le fleuve, ils prirent le camp avec les bêtes de somme. Quant aux prisonniers, la plupart avaient été détournés par les soldats ; mais ceux que l'on mit en commun étaient au nombre de cinq mille ; on prit aussi deux cents quadriges. Le plus beau et le plus magnifique spectacle était celui de la tente de Timoléon, entourée d'un monceau de dépouilles de toutes sortes, parmi lesquelles figuraient mille cuirasses d'un travail et d'une beauté

remarquables, et dix mille boucliers. Les Grecs étaient peu à dépouiller beaucoup de vaincus ; et, comme ils recueillaient un butin considérable, c'est à peine s'ils purent élever un trophée trois jours après la bataille. Avec la nouvelle de sa victoire, Timoléon envoya à Corinthe les plus belles des armes qu'il avait prises. Il voulait faire de sa patrie un objet d'envie pour tous les hommes, quand on verrait dans cette ville, seule entre toutes les cités de Grèce, les temples les plus en vue ornés de dépouilles, non pas grecques, non pas destinées à rappeler le souvenir déplaisant d'un massacre de parents et de compatriotes, mais barbares. Ses *ex-voto*, à lui, attesteraient, avec la bravoure des vainqueurs, leur justice, par cette belle dédicace : « Les Corinthiens et Timoléon leur général, après avoir affranchi du joug de Carthage les Grecs habitant la Sicile, offrent aux dieux ces marques de leur gratitude.

XXX. Là-dessus, laissant sur le sol ennemi les mercenaires occupés à piller les possessions de Carthage, lui-même revint à Syracuse. Il chassa de Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au moment du combat, et les contraignit à quitter Syracuse avant le coucher du soleil. Ils passèrent en Italie, où ils périrent victimes d'une trahison des Bruttians, châtimement que la divinité leur infligea pour leur désertion. Cependant Mamercos, tyran de Catane, et Icétas, soit par jalousie des succès de Timoléon, soit par crainte de trouver en lui, malgré la foi jurée, un ennemi irréconciliable des tyrans, firent alliance avec les Carthaginois, qu'ils engagèrent à expédier une armée et un général, s'ils ne voulaient pas perdre complètement la Sicile. Gisgon se mit alors en route avec soixante-dix vaisseaux et des mercenaires grecs. Jamais auparavant les Carthaginois n'avaient employé de Grecs ; mais, à ce moment, ils s'étaient pris d'admiration pour un peuple qu'ils jugeaient invincible et le plus guerrier de tous. Ils concentrèrent toutes leurs forces dans la région de Messine, où ils tuèrent quatre cents des étrangers envoyés en renfort par Timoléon. En territoire carthaginois, aux environs d'Hières, ils massacrèrent, à la suite d'une embuscade, les mercenaires d'Euthyme de Leucade. Mais ces événements firent surtout valoir le bonheur de Timoléon. Car les victimes étaient du nombre des pillards qui avaient surpris Delphes avec Philomélos le Phocidien et Onomarque et participé à leurs dévastations sacrilèges<sup>46</sup>. En butte à la haine générale et évités comme des maudits, ils erraient dans le Péloponnèse quand Timoléon les prit, faute d'autres soldats. Arrivés en Sicile, ils furent victorieux dans tous les combats qu'ils livraient sous ses ordres ; mais, la guerre à peu près achevée et les victoires décisives obtenues, quand il les envoya au secours d'autres généraux, ils perdirent la vie, anéantis non pas tous ensemble, mais par fractions. Ainsi, la justice qui les avait frappés se justifiait par le bonheur de Timoléon, aucun tort n'étant fait aux gens de bien par la

---

<sup>46</sup> Au début de la guerre sacrée, en 357 av. J.-C.

punition des méchants<sup>47</sup>. La bienveillance des dieux envers ce grand homme ne fut donc pas moins admirée dans ses revers que dans ses succès.

XXXI. Cependant la plupart des Syracusains étaient mécontents des outrages que leur infligeaient les tyrans. Et en effet, Mamercos, fier de ses poèmes et de ses tragédies, faisait grand bruit de sa victoire sur les mercenaires. En offrant leurs boucliers aux dieux, ils y inscrivit ce distique injurieux :

*Ces boucliers teints de pourpre, rehaussés d'or et d'ivoire,  
nous les avons pris à l'aide de petits boucliers tout simples<sup>48</sup>.*

Après ces événements, Timoléon étant parti en expédition contre Calaurie<sup>49</sup>, Icétas envahit le territoire syracusain, où il fit un grand butin, beaucoup de dégâts et de sévices. Il partit en passant tout à côté de Calaurie même, par mépris pour Timoléon, qui avait peu de soldats avec lui. Timoléon lui laissa prendre les devants et le poursuivit avec de la cavalerie et de l'infanterie légère. Icétas s'en aperçut après avoir déjà traversé le Damyras. Il s'arrêta sur la rive du fleuve, dans l'intention de se défendre ; car la difficulté du passage et la nature escarpée des bords de chaque côté lui inspiraient confiance. Mais il se produisit, parmi les chefs de la cavalerie de Timoléon, une émulation extraordinaire, et leurs contestations retardèrent le combat. Personne ne daignait passer le fleuve après un autre pour marcher à l'ennemi ; chacun voulait combattre au premier rang et le passage allait se faire en désordre, les hommes se poussant et s'embarrassant mutuellement. Timoléon, voulant donc tirer au sort les officiers, prit à chacun son anneau. Il mit tous ces anneaux dans sa chlamyde et les mélangea, puis il montra le premier sorti, qui avait précisément pour empreinte un trophée. A ce présage, les jeunes gens poussèrent des cris de joie. Ils n'attendirent plus la suite du tirage au sort ; et, traversant le fleuve chacun le plus vite qu'il put, attaquèrent les ennemis. Ceux-ci ne purent supporter leur choc ; ils s'enfuirent tous ensemble. Ils perdirent leurs armes et eurent mille morts.

XXXII. Peu de temps après, Timoléon fit une expédition en territoire léontin. Il prit vivants Icétas, son fils Eupolème et le commandant de la cavalerie Euthyme, que leurs soldats avaient enchaînés et lui amenaient. Icétas et le jeune homme furent mis à mort comme tyrans et traîtres. Euthyme lui-même, qui était un homme de cœur dans les combats et d'une bravoure remarquable, ne trouva pas de pitié, à cause d'une insulte qu'on l'accusait d'avoir faite aux

---

<sup>47</sup> La justice divine avait attendu, pour les punir, que Timoléon pût se passer d'eux. Plutarque a une confiance absolue dans la Providence.

<sup>48</sup> On suppose que les splendides boucliers des mercenaires provenaient des dépouilles du temple de Delphes.

<sup>49</sup> Ville de Sicile, à ne pas confondre avec l'île où mourut Démosthène.

Corinthiens. Car, dit-on, lors d'une expédition des Corinthiens contre les Léontins, il déclara dans une harangue à ses compatriotes que ce n'était rien de formidable, ni de terrible, si

*les femmes de Corinthe étaient sorties de chez elles*<sup>50</sup>.

Tant la plupart des hommes sont naturellement plus sensibles aux mauvais propos qu'aux mauvais traitements ! Ils ont plus de peine à supporter une insulte qu'un préjudice. On accorde aux ennemis, comme indispensable, le droit de se défendre par des actes ; mais les injures paraissent venir d'un excès de haine ou de méchanceté.

XXXIII. Au retour de Timoléon, les Syracusains firent comparaître devant une assemblée les femmes et les filles d'Icétas et de ses amis, et les mirent à mort. C'est, à ce qu'il semble, des actes de Timoléon le plus inhumain : car, s'il s'y était opposé, ces femmes ne seraient pas mortes de cette façon. Mais il semble que, si Timoléon resta indifférent à leur sort et les sacrifia à la colère des citoyens, c'est parce que ceux-ci vengeaient Dion, l'expulseur de Denys. Car c'est Icétas qui avait fait jeter vivante dans la mer la femme de Dion, Arété, avec la soeur de ce grand homme, Aristomaque, et le fils encore enfant de Dion et d'Arété, dont j'ai parlé dans la *Vie de Dion*.

XXXIV. Après ces événements, Timoléon fit une expédition contre Mamercos, tyran de Catane, qu'il vainquit en bataille rangée sur les bords de l'Abolos. Cette défaite coûta plus de deux mille hommes à l'ennemi, et une grande partie des victimes étaient les Phéniciens envoyés en renfort par Gisgon. A la suite de cette action les Carthaginois demandèrent la paix. Ils l'obtinrent à condition de n'occuper le pays qu'au-delà du Lycos<sup>51</sup>, de laisser partir, avec leurs biens et leurs enfants, ceux des habitants de cette région qui voudraient s'installer chez les Syracusains, et de dénoncer leur propre alliance avec les tyrans. Mamercos, déçu dans ses espérances, fit route vers l'Italie, dans l'espoir d'en ramener les Lucaniens, qu'il conduirait contre Timoléon et les Syracusains. Mais ses hommes firent faire demi-tour aux trières et revinrent en Sicile, où ils livrèrent Catane à Timoléon. Mamercos fut donc obligé de se réfugier lui-même à Messine auprès d'Hippon, tyran de cette cité. Timoléon l'y poursuivit et assiégea Messine par terre et par mer. Hippon, en cherchant à s'enfuir sur un vaisseau, fut pris. Après l'avoir arrêté, les citoyens de Messine firent sortir les enfants des écoles pour les mener au théâtre, où l'on devait donner le plus beau des spectacles, le supplice d'un tyran. C'est là qu'ils maltraitèrent

---

<sup>50</sup> Euripide, Médée. C'est le début du rôle de Médée, qu'il faudrait d'ailleurs lire, semble-t-il : « Femmes de Corinthe, je suis sortie de chez moi. »

<sup>51</sup> Autrement dit Halycos. Ce fleuve coulait entre les villes d'Agrigente et de Sélinonte, et baignait les murs d'Héraclée.



Hippon et le mirent à mort. Quant à Mamercos, il se livra à Timoléon pour être jugé par-devant les Syracusains, à condition que ce héros ne l'accusât point. Mené à Syracuse, il comparut devant le peuple et il tenta de prononcer un discours qu'il avait préparé depuis longtemps. Mais, en présence du tumulte qui l'accueillit, voyant l'assemblée inflexible, il jeta son manteau et, courant à travers le théâtre, il alla donner de la tête contre un des gradins, espérant que le choc serait mortel. Cependant il ne parvint pas à se tuer ; il vivait encore quand on le saisit, et il subit le supplice des brigands<sup>52</sup>.

XXXV. Voilà donc comment Timoléon extirpa les tyrannies et termina les guerres de Sicile. Il avait trouvé l'île entière dévastée par les fléaux et haïe de ses habitants. Il l'apprivoisa et la rendit désirable à tous, de sorte que des étrangers s'embarquaient pour habiter une terre d'où ses propres citoyens s'échappaient auparavant. Et, en effet, Agrigente et Géla, qui étaient de grandes villes, ruinées par les Carthaginois après l'expédition des Athéniens en Sicile, furent alors rétablies, l'une par Mégellos et Phéristos d'Élée, l'autre, par Gorgos de Céos, qui s'y rendirent et y rassemblèrent les anciens citoyens. Non seulement Timoléon assura aux colons le calme et la tranquillité, au sortir d'une si grande guerre, quand ils s'établirent, mais encore il contribua à la réorganisation avec tant de zèle qu'on l'aimait comme un fondateur. Comme tous les autres peuples étaient à son égard dans les mêmes dispositions, il n'y avait nulle part de traité de paix, d'établissement de lois, de colonisation, de réforme de l'État, qui parût bonne si ce grand homme n'y mettait la main pour l'achever, comme un artiste donne à une oeuvre en fin d'exécution le sceau d'une élégance divine et magnifique.

XXXVI. En tout cas, si beaucoup de Grecs de son temps furent grands et accomplirent de beaux exploits, comme Timothée, Agésilas, Pélopidas, et celui qui inspirait le plus d'émulation à Timoléon, Epaminondas, l'éclat de leurs actions était mêlé de violence et de tension ; parfois même certaines d'entre elles ont été suivies de blâme et de remords. Mais quand aux actes de Timoléon, mise à part la nécessité où il fut réduit à l'égard de son frère, il n'en est pas un auquel il ne conviendrait d'appliquer, comme dit Timée, ces vers de Sophocle :

*Dieux, quelle Cypris ou quel Désir*

*a donc assisté celui-là<sup>53</sup> ?*

Car, si la poésie d'Antimaque<sup>54</sup> et les peintures de Denys, l'un et l'autre de Colophon, qui

---

<sup>52</sup> Probablement celui de la croix.

<sup>53</sup> Citation peu appropriée.

<sup>54</sup> Poète dont la belle période fut vers 404 av. J.-C. Il avait composé une Thébaïde.

ont de la force et de l'énergie, ressemblent à des créations forcées et laborieuses, alors que les tableaux de Nicomaque<sup>55</sup> et les vers d'Homère, outre la force et la grâce qu'ils possèdent par ailleurs, ont l'avantage visible de l'aisance et de la facilité, on peut, de même, opposer à la carrière militaire d'Epaminondas et à celle d'Agésilas, l'une et l'autre pénibles et difficiles, celle de Timoléon. Elle joignit à la beauté une grande facilité, et l'on n'a pas de peine à constater, si l'on raisonne bien et justement, qu'elle est l'oeuvre, non de la chance, mais de la vertu heureuse. Il est vrai pourtant que ce grand homme attribuait à la Fortune tous ses succès. Et, en effet, quand il écrivait aux amis laissés à Corinthe ou qu'il haranguait les Syracusains, il dit souvent qu'il rendait grâces à Dieu, qui, voulant sauver la Sicile, avait signé cette oeuvre de son nom, à lui. Il bâtit près de sa maison un temple au Hasard, auquel il sacrifiait, et il consacra la maison elle-même à la Sainte Destinée. Cette demeure lui avait été réservée par les Syracusains comme prix de ses campagnes. Ils y joignirent le plus agréable et le plus beau des domaines, où il passait la plus grande partie de son temps, ayant fait venir de chez lui sa femme et ses enfants. Car il ne retourna pas à Corinthe et ne se mêla pas aux troubles de la Grèce. Il ne s'exposa point à l'envie des citoyens, à laquelle se heurtent la plupart des généraux, insatiables d'honneurs et de puissance. Il restait là-bas, à jouir des biens qu'il s'était ménagés, et dont le plus grand était de voir tant de villes et de milliers d'hommes heureux grâce à lui.

XXXVII. Mais puisqu'il faut, semble-t-il, non seulement à toutes les alouettes une huppe, comme dit Simonide, mais aussi à toute démocratie un sycophante, deux des orateurs populaires de Syracuse s'attaquèrent à Timoléon : Laphystios et Déménète. Laphystios lui demandait caution pour un procès qu'il lui intentait. Timoléon ne permit pas aux citoyens de faire du bruit et d'empêcher cet individu de parler ; il dit, au contraire, qu'il avait volontiers affronté toutes ces fatigues et tous ces dangers pour permettre à n'importe quel Syracusain de recourir aux lois. Déménète, dans une assemblée, porta beaucoup d'accusations contre le gouvernement de Timoléon. Il ne lui répliqua rien et se contenta de dire : « Je dois des actions de grâces aux dieux, auxquels j'avais demandé la faveur de voir les Syracusains en possession du droit de tout dire. Laissons cela, Timoléon, de l'avis général, fut celui des Grecs de son temps qui accomplit les plus grandes et les plus belles actions. Seul il excella dans ces exploits auxquels les sophistes, dans leurs panégyriques, appelaient toujours les Grecs<sup>56</sup>. Soustrait d'avance par la Fortune aux maux qui envahirent alors l'ancienne Grèce<sup>57</sup>, n'ayant pas de sang sur les mains et

---

<sup>55</sup> Né à Thèbes, contemporain d'Apelle.

<sup>56</sup> Allusion en particulier à Isocrate, qui prêchait l'union de tous les Grecs contre les Barbares.

<sup>57</sup> Les guerres contre la Macédoine.

resté pur, il avait montré son talent et son courage aux Barbares et aux tyrans, sa justice et sa douceur aux Grecs et à leurs amis. La plupart de ses trophées n'avaient coûté ni larmes, ni deuil aux citoyens. Il laissait aux Siciliens leur pays guéri, en moins de huit ans, de maux et de fléaux invétérés et congénitaux. Déjà vieux, il sentit s'affaiblir sa vue, qu'en peu de temps il perdit tout à fait, sans imprudence de sa part et sans malignité de la Fortune, mais par suite d'une cause innée, semble-t-il, une cataracte qui se déclara avec le temps. Car, dit-on, beaucoup de ses parents avaient, de même, perdu la vue, émoussée par la vieillesse. Athanis affirme de plus que la guerre contre Hippon et Mamercos durait encore quand, à Myles<sup>58</sup>, au camp, sa vue s'obscurcit. Tout le monde s'aperçut de son infirmité ; mais il n'arrêta pas le siège pour cela ; il continua la guerre et s'empara des tyrans. Mais, après son retour à Syracuse, il déposa aussitôt le pouvoir personnel et prit congé des citoyens, jugeant son rôle fini, puisque sa politique était arrivée au plus beau résultat.

XXXVIII. Que ce grand homme ait supporté son malheur sans chagrin, il n'en faut pas trop s'étonner. Mais il vaut la peine d'admirer les honneurs que lui rendirent les Syracusains et la gratitude qu'ils lui montrèrent après la révélation de son infirmité. Ils allaient le voir souvent et lui amenaient dans sa maison et sa propriété les étrangers qui séjournaient chez eux, pour montrer à ces hôtes leur bienfaiteur, heureux et fiers qu'il eût préféré vivre dans leur pays, dédaignant le retour triomphal que ses victoires lui assuraient en Grèce. Entre beaucoup de décisions importantes, prises en son honneur par le peuple de Syracuse, la plus grave fut qu'en cas de guerre avec l'étranger, on choisirait toujours un général corinthien. C'était un beau spectacle aussi que la pratique suivie dans les assemblées en son honneur : alors que les citoyens jugeaient d'ordinaire les causes par eux-mêmes, pour les grands procès on le convoquait. Et lui, amené sur l'agora dans un char, allait au théâtre. A l'entrée du véhicule, où il restait assis, comme il était, le peuple le saluait en l'acclamant d'une seule voix. Timoléon lui rendait son salut ; et, après avoir donné quelque temps à l'échange des vœux et des politesses, il écoutait l'exposé de l'affaire litigieuse et émettait son avis, qui était approuvé. Ses serviteurs ramenaient ensuite l'attelage à travers le théâtre et les citoyens l'escortaient de leurs cris d'enthousiasme et de leurs applaudissements : puis ils traitaient par eux-mêmes la suite des affaires publiques.

XXXIX. Il passait ainsi sa vieillesse entouré d'honneurs et d'affection, comme le père commun des Syracusains, quand une légère maladie, aggravée par l'âge, eut raison de lui. On laissa quelques jours aux citoyens de la ville, pour préparer les funérailles, aux habitants de la campagne et aux étrangers pour s'y rendre. Entre autres traits de magnificence, le lit funèbre,

---

<sup>58</sup> Port à 28 kilomètres à l'ouest de Messine, à présent Milazzo.

splendidement orné, fut porté par des jeunes gens, qu'un vote avait désignés, sur l'emplacement du palais de Denys. Il était escorté de plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de femmes, dont la tenue répondait à la cérémonie, tous portant des couronnes et des vêtements éclatants de blancheur. Leurs paroles et leurs larmes, mêlées à des vœux de bonheur éternel pour le défunt, montraient bien que les assistants, loin de s'acquitter d'une obligation de pure forme, exprimaient sincèrement de justes regrets, de la reconnaissance et une affection véritable. A la fin, ledit ayant été placé sur le bûcher, Démétrios, celui des hérauts d'alors qui avait la plus belle voix, lut cette proclamation :

« Le peuple de Syracuse fait à Timoléon, fils de Timodème, Corinthien, que voici, des funérailles qui coûtent deux cents mines<sup>59</sup> ; il décide de l'honorer à jamais par des concours de musique, d'équitation et de gymnastique, parce qu'en renversant les tyrans et en abattant les Barbares à la guerre, il a rendu leurs lois aux Syracusains. » On déposa les cendres dans un tombeau élevé sur la place publique, et que l'on entourra, par la suite, d'un portique. On y bâtit une palestre pour les exercices des jeunes gens, et ce gymnase reçut le nom de Timoléon. Syracuse, en appliquant la Constitution et les lois que ce grand homme avait établies, connut une longue période de bonheur<sup>60</sup>.

---

<sup>59</sup> 18.000 francs-or [1950].

<sup>60</sup> « Il me semble pourtant que le cours de cette prospérité fut bien troublé ou bien interrompu, trente ans après, par les horribles cruautés d'Agathoclès, qui se rendit le tyran de Syracuse, et qui fit mourir les principaux citoyens : Diodore, livre XIX. » (Note de Dacier).

## PLUTARQUE

### VIE DE PAUL-ÉMILE (227-153 av. J.-C.)

Traduction Bernard Latzarus, 1950

*I. Origine et Jeunesse de Paul-Émile. — II. Ses débuts dans la politique. Il est nommé augure. Son zèle dans l'exercice de ce ministère. Sa conduite dans ses commandements. — III. Son expédition victorieuse en Espagne. Son désintéressement. — IV. Divorce et remariage de Paul-Émile. Adoption de ses fils aînés. Mariage de ses filles. — V. Son consulat. Son expédition en Ligurie. Il se représente vainement au consulat et se consacre à l'éducation de ses fils. — VI. Guerre contre Persée. Irritation des Romains contre leurs généraux. — VII. Succession des Rois de Macédoine, de Démétrios Poliorcète à Persée. Préparatifs de guerre de Philippe. Sa mort. Caractère de son successeur Persée. — VIII. Persée fait la guerre aux Romains. Ses succès. Il essaie de s'entendre avec les Barbares. — IX. Désignation de Paul-Émile pour commander l'expédition contre Persée. — X. Discours de Paul-Émile au peuple. Estime qu'il s'acquiert. — XI. Son heureuse traversée. Il est favorisé par l'avarice de Persée. — XII. Les Gaulois abandonnent Persée ; il abandonne les Illyriens. Paul-Émile rétablit la discipline dans l'armée romaine. — XIII. Paul-Émile trouve de l'eau pour ses hommes. Réflexions sur l'origine des cours d'eau. — XIV. Paul-Émile découvre un passage qui n'était pas gardé. Expédition de Scipion Nasica vers l'Olympe. — XV. Succès de Nasica. Persée se décide à livrer la bataille décisive en avant de Pydna. — XVI. Jonction de Paul-Émile avec Nasica. Inquiétude causée dans les deux camps par une éclipse de lune. Sacrifices de Paul-Émile à la Lune et à Hercule. Il n'engage pas la bataille dès le matin. — XVII. Début de la bataille. Description de l'armée macédonienne. — XVIII. Inquiétude et sang-froid de Paul-Émile. Versions diverses sur la conduite de Persée. — XIX. Défaite des Macédoniens. — XX. Exploits de Marcus Caton. Fin de la bataille. — XXI. Retour des vainqueurs au camp. Scipion Émilien perdu et retrouvé. XXII. Fuite de Persée. Traits de cruauté et d'avarice de ce Prince. — XXIII. Marques de la protection divine sur Paul-Émile. — XXIV. Autres événements prodigieux, arrivés en d'autres temps. — XXV. Persée est contraint de se rendre aux Romains. Accueil que lui fait Paul-Émile. — XXVI. Discours de Paul-Émile à son entourage sur l'inconstance de la fortune. — XXVII. Libéralité et désintéressement de Paul-Émile. — XXVIII. Pillage de l'Épire. — XXIX. Retour de Paul-Émile à Rome. Oppositions à son triomphe. — XXX. La première tribu refuse le triomphe à Paul-Émile. Intervention de Marcus Servilius. — XXXI. Le triomphe est voté. Les deux premières journées du cortège. — XXXII. Le troisième jour. Les enfants de Persée. — XXXIII. Persée et Paul-Émile. — XXXIV. Paul-Émile perd ses deux derniers fils. — XXXV. Son discours au peuple. — XXXVI. Destin de Persée et de*

*ses enfants. — XXXVII. Paul-Émile enrichit le trésor public. Sa conduite politique, comparée à celle de Scipion Émilien. Sa censure. — XXXVIII. Sa mort et ses obsèques.*

I. La gens Emilia était, à Rome, du nombre des vieilles familles patriciennes, la plupart des historiens en conviennent. Le premier de cette maison qui laissa l'appellation d'Emile à sa postérité aurait été Mamercus, fils du philosophe Pythagore et surnommé Emile à cause du charme et de la douceur de son éloquence : c'est là ce qu'affirment quelques-uns de ceux qui attribuent à Pythagore l'éducation du Roi Numa. La plupart des Emilii qui arrivèrent à la gloire durent le succès à leur amour pour la vertu ; mais, chez Lucius Paulus<sup>61</sup>, l'échec de Cannes montra en même temps sa prudence et son courage. Car n'ayant point réussi à convaincre son collègue<sup>62</sup> de renoncer à combattre, il prit, malgré soi, part à la bataille, mais non à la fuite ; au contraire, quand celui qui avait engagé les troupes dans le péril les abandonnait, lui-même tint ferme et mourut en combattant l'ennemi. Sa fille Emilie épousa le grand Scipion<sup>63</sup>. Son fils Paul-Emile est le sujet de cet ouvrage. La jeunesse de Paul-Emile s'écoula en un temps où fleurissaient la gloire et la vertu des hommes les plus remarquables et les plus grands. Mais elle brilla par d'autres habitudes que celles de ses contemporains alors en vue et ne suivit pas, au début, la même route. Il n'exerçait pas son éloquence dans les procès ; les embrassades, les poignées de mains et les attentions dont la plupart se servaient pour circonvenir le peuple en le caressant et en le flattant, il les négligea complètement. Non qu'il manquât de dispositions pour l'éloquence ou la démagogie ! Mais il cherchait à s'assurer, comme supérieure à ces deux avantages, la gloire du courage, de la justice et de la loyauté, vertus qui le mirent tout de suite au-dessus des autres.

II. En tout cas, ayant brigué l'édilité avant les autres grandes charges, il fut préféré à douze personnages qui avaient porté leur candidature avec lui et qui par la suite furent, dit-on, tous consuls. On l'admit ensuite dans le collège sacerdotal des augures, que les Romains désignent comme surveillants et gardiens de la divination par le vol des oiseaux et les signes célestes. Ce n'était là, en apparence, qu'un honneur, d'ailleurs recherché à cause du prestige de la compagnie. Mais Paul-Emile s'appliqua si bien à l'étude des coutumes traditionnelles et comprit si parfaitement la déférence circonspecte des anciens envers la divinité qu'il fit, de l'exercice de ce sacerdoce, un art des plus subtils, et confirma, par sa conduite, l'opinion des philosophes qui ont défini la piété « la science du culte des dieux »<sup>64</sup>. Car tout s'accomplissait, grâce à lui, avec

---

<sup>61</sup> Consul en 216, tué à la bataille de Cannes.

<sup>62</sup> Marcus Terentius Varro.

<sup>63</sup> Le premier Africain.

<sup>64</sup> Allusion peut-être à l'Euthyphron de Platon.

compétence et avec zèle. Il donnait congé à toutes les autres affaires quand il s'acquittait de ses fonctions d'augure. Il n'omettait, il n'innovait rien et discutait même avec ses collègues sur de menus détails rituels. On peut croire, sans doute, que la divinité est accommodante et ne nous reproche pas nos négligences. Mais il leur montrait que, pour l'Etat du moins, c'est une conduite dangereuse que l'indulgence et l'indifférence à cet égard. On ne commence jamais, pour ébranler un régime, par une grande illégalité ; mais, en sacrifiant l'exactitude dans les minces circonstances, on relâche la vigilance sur les obligations graves. De même pour les usages militaires et nationaux, il s'en montrait l'observateur et le gardien fidèle. Il ne faisait pas de popularité dans ses expéditions et ne cherchait pas à s'assurer, comme la plupart de ses contemporains, un second commandement en déployant, dans l'exercice du premier, de la complaisance et de la douceur envers ses subordonnés. Loin de là : comme un prêtre chargé d'initier à des mystères terribles, il expliquait, une à une, les dispositions du service en campagne ; et, en se montrant redoutable aux indisciplinés et aux transgresseurs du règlement, il travaillait à relever la patrie ; car la victoire sur les ennemis n'était guère à ses yeux qu'un accessoire de l'éducation civique.

III. La guerre ayant éclaté entre les Romains et Antiochos le Grand<sup>65</sup>, les meilleurs capitaines y étaient occupés. Alors se produisit en Occident une autre guerre par suite des grands mouvements d'Espagne<sup>66</sup>. On y envoya Paul-Emile comme préteur. On ne lui donna pas seulement six licteurs, comme à ceux qui, d'ordinaire, exercent cette magistrature. Il en eut six de plus, privilège qui conférait à sa charge la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les Barbares en bataille rangée et en tua environ trente mille. Le succès fut, semble-t-il, un témoignage éclatant de son génie stratégique ; car l'heureuse situation du champ de bataille qu'il choisit et le passage d'un fleuve donnèrent à ses soldats des facilités pour vaincre. Il conquit deux cent cinquante villes, qui l'accueillirent de plein gré. Laissant la province organisée, pacifiée et désormais fidèle, il revint à Rome sans avoir gagné personnellement une drachme dans sa campagne. Ce fut toujours un homme peu soucieux de son intérêt ; il dépensait facilement et ne faisait pas d'économies, quoique sa fortune ne fût pas grande : après sa mort, elle suffit tout juste à rembourser la dot de sa femme.

IV. Il épousa Papiria, fille de Papirius Nason, personnage consulaire. Après être resté longtemps en ménage avec elle, il la répudia, bien qu'ayant eu d'elle des enfants fort bien

---

<sup>65</sup> Vers 192 av. J.-C. Le conflit était latent depuis 196. Antiochos le Grand régna sur la Syrie de 223 à 188.

<sup>66</sup> En 190 av. J.-C. La grande insurrection avait été écrasée vers 199. Il ne s'agissait plus que de mouvements locaux.

doués ; car c'est elle qui lui donna l'illustre Scipion<sup>67</sup> et Fabius Maximus<sup>68</sup>. La cause exacte de cette séparation ne nous est point parvenue. Il semble qu'en cette occasion se soit vérifié le mot que voici sur un divorce. Un Romain répudiait sa femme ; et comme ses amis le blâmaient en lui disant : « N'est-elle pas sage ? n'est-elle pas belle ? n'est-elle pas féconde ? » il allongea le pied et leur demanda : « Ma chaussure n'a-t-elle pas belle apparence ? n'est-elle pas neuve ? Mais pas un de vous ne pourrait savoir à quel endroit elle me blesse. » Car, en fait, si des fautes graves ont, par leur scandale, amené d'autres divorces, d'autre part les heurts légers, mais fréquents, résultats d'une antipathie et d'une incompatibilité d'humeur qui échappent aux étrangers, créent, dans la vie conjugale, une mésentente irrémédiable. Pour en revenir à Paul-Emile, après avoir répudié Papiria, il épousa une autre femme, dont il eut deux enfants mâles, qu'il garda chez lui. Quant aux premiers, il les fit entrer par adoption dans les plus grandes maisons et les familles les plus illustres ; l'aîné entra dans celle de Fabius Maximus, cinq fois consul<sup>69</sup> ; quant au puîné, le fils de Scipion l'Africain, dont il était le cousin, l'adopta et lui donna le nom de Scipion. Des filles de Paul-Emile, l'une épousa le fils de Caton l'Ancien et l'autre, Aelius Tubéron, grand homme de bien et le Romain que sa pauvreté honorait le plus<sup>70</sup>. Ils étaient seize parents, tous des Aelii, et ne possédaient à eux tous qu'une bien petite maisonnette, avec un seul petit bien, qui leur suffisait. Ils vivaient tous ensemble autour du même foyer avec des enfants nombreux et leurs femmes. Au nombre de celles-là était la fille de ce Paul-Emile, deux fois consul, deux fois triomphateur. Loin de rougir de la pauvreté de son mari, elle admirait la vertu qui le rendait pauvre. Les frères et les parents de nos jours, à moins d'avoir des régions entières, des fleuves et des remparts pour délimiter leurs possessions et un vaste espace de terrain pour les séparer, ne cessent d'être en désaccord. Voilà les leçons que l'histoire propose à la méditation attentive des hommes qui veulent assurer leur salut.

V. Paul-Emile, élu consul, fit une expédition contre les Ligures, nation limitrophe des Alpes, que quelques-uns appellent aussi Ligustins<sup>71</sup>. C'était une race guerrière et passionnée, à qui le voisinage des Romains apprit la tactique. Les Ligures habitent les confins de l'Italie, qui expirent aux Alpes, et, dans les Alpes mêmes, les régions baignées par la mer Tyrrhénienne<sup>72</sup> et qui regardent vers l'Afrique ; ils sont mêlés aux Gaulois et aux Ibères établis sur la côte. Mais alors, passant la mer sur des barques de pirates, ils ruinaient le commerce par leurs pillages

---

<sup>67</sup> Scipion Emilien.

<sup>68</sup> Quintus Fabius Aemilianus, adopté par le fils ou le petit-fils de Fabius Cunctator (le Temporisateur).

<sup>69</sup> Quintus Fabius Maximus Verrucosus Cunctator ( ?-203 av. J.-C.).

<sup>70</sup> Quintus Aelius Tubero, père du stoïcien.

<sup>71</sup> Les Ligures avaient servi comme mercenaires dans les armées de Carthage.

<sup>72</sup> Partie de la mer Méditerranée comprise entre l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Sicile.



jusqu'aux colonnes d'Hercule. Lors de l'invasion de Paul-Emile, ils lui opposèrent la résistance de quarante mille hommes. Il n'avait en tout que huit mille soldats pour s'attaquer à des effectifs cinq fois supérieurs. Il les attaqua pourtant, les défit, et les cerna dans leurs remparts. Il leur fit ensuite des ouvertures pleines de bienveillance en vue d'une conciliation ; car il n'était pas dans la volonté des Romains d'anéantir la nation ligure, qu'ils considéraient comme une barrière ou une palissade dressée pour arrêter les mouvements des Gaulois, peuple toujours en effervescence autour de l'Italie. Ils eurent donc confiance en Paul-Emile, auquel ils remirent leurs vaisseaux et leurs villes. Lui, sans avoir fait d'autre mal aux villes que de raser les remparts, les leur rendit ; quant aux vaisseaux, il les leur ôta tous absolument et ne leur laissa pas d'embarcations plus grandes que des barques à trois rangs de rames<sup>73</sup>. Pour les prisonniers qu'ils avaient faits sur terre et sur mer, il les libéra tous, et il en trouva beaucoup, tant Grecs que Romains. Ce consulat eut donc de remarquables les actions que j'ai dites. Par la suite, il fit voir souvent son désir de redevenir consul et posa même sa candidature une fois. Il échoua, et, après cette déconvenue, resta tranquille le reste du temps, s'occupant de ses fonctions sacerdotales et donnant à ses enfants la même éducation nationale et traditionnelle qu'il avait reçue. Il leur dispensait aussi la culture grecque avec plus de zèle encore. Car il entretenait autour de ces jeunes gens non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des dresseurs de chevaux et de chiens, des maîtres de vénerie, tous Grecs. Et le père, à moins d'être retenu par une affaire d'Etat, assistait toujours aux leçons et aux exercices, étant, de tous les Romains, le plus attaché à ses enfants.

VI. On était alors à un tournant de la politique. Les Romains, en guerre contre Persée, Roi de Macédoine<sup>74</sup>, mettaient en cause leurs généraux, qui, d'après eux, faute de compétence et de courage, menaient la campagne de façon honteuse et ridicule et laissaient faire à leurs troupes plus de mal qu'ils n'en causaient à l'ennemi. Rome venait, en effet, de contraindre Antiochos, surnommé le Grand, à renoncer à la domination de l'Asie ; elle l'avait rejeté au delà du Taurus<sup>75</sup>, enfermé dans ses Etats de Syrie et réduit à se contenter d'acheter la paix quinze mille talents<sup>76</sup>. Peu de temps auparavant, en Thessalie, elle avait écrasé Philippe<sup>77</sup> et affranchi la Grèce du joug macédonien. Elle avait aussi vaincu définitivement un homme auquel pas un Roi n'était comparable en audace et en puissance, Hannibal<sup>78</sup>. Les Romains jugeaient donc intolérable de

---

<sup>73</sup> Les galères militaires pouvaient comporter quatre ou cinq rangs de rames.

<sup>74</sup> Persée, fils aîné de Philippe V, régna de 179 à 168 av. J.-C.

<sup>75</sup> Au sud de l'Asie Mineure, entre la Cappadoce et la Cilicie.

<sup>76</sup> Environ 86 millions de francs-or [1950].

<sup>77</sup> Philippe V, fils de Démétrios II, régna de 220 à 179. Il était monté sur le trône à dix-sept ans.

<sup>78</sup> Il est difficile de considérer comme une victoire la mort d'Hannibal, contraint au suicide en 183 à la cour de

lutter avec Persée comme s'il pouvait, à lui seul, balancer la fortune de Rome, lui qui, depuis longtemps déjà, les combattait sans autres armes que les tronçons échappés à la défaite paternelle. Ils ignoraient que Philippe, après sa défaite, avait rendu la puissance militaire des Macédoniens beaucoup plus forte et plus efficace. A ce sujet je vais faire une courte digression en remontant plus haut.

VII. Antigone<sup>79</sup>, le plus puissant des successeurs et des lieutenants d'Alexandre, s'était assuré, pour lui et ses descendants, le titre de Roi. Il eut pour fils Démétrios<sup>80</sup>, dont le fils fut Antigone, surnommé Gonatas<sup>81</sup>, dont vint Démétrios qui, ayant lui-même régné peu de temps, mourut en laissant un fils en bas âge, Philippe. Redoutant l'anarchie, les grands de Macédoine appelèrent Antigone, qui était le cousin du défunt, et lui firent épouser la mère de Philippe. Ils le nommèrent d'abord régent et généralissime ; puis, éprouvant sa modération et son souci du bien public, Roi. Il fut surnommé Doson (celui qui donnera), parce qu'il faisait des promesses sans les tenir. Après lui Philippe régna. Il eut d'abord un règne des plus prospères, étant encore un tout jeune homme, et donna à penser qu'il rendrait à la Macédoine son rang d'autrefois, et contiendrait à lui seul la puissance des Romains, qui déjà se dressait contre tous les peuples. Mais, vaincu dans un grand combat à Scotusse<sup>82</sup>, par Titus Flamininus<sup>83</sup>, il prit peur, livra toutes ses possessions aux Romains et s'estima heureux d'en être quitte pour une sanction bénigne<sup>84</sup>. Plus tard, se résignant mal à cette situation et comprenant que régner par la grâce des Romains, c'était bon pour un captif épris des douceurs de la vie et non pour un homme doué d'intelligence et de cœur, il porta ses vues sur la guerre, qu'il se mit à préparer en secret, avec toutes les précautions possibles. Laisant affaiblies et presque désertes, pour que l'ennemi les méprisât, les villes situées sur les grandes routes et sur les bords de la mer, il réunit, dans la partie haute du royaume, des troupes considérables. Il remplit les régions intérieures, les forteresses et les villes, d'armes, d'argent et d'hommes pleins de vigueur. Il engraisait la guerre et la tenait, pour ainsi dire, cachée dans l'ombre. Il avait trente mille armures qui ne faisaient rien pour le moment, huit millions de médimnes<sup>85</sup> de blé en réserve dans ses magasins, et assez d'argent pour entretenir,

---

Prusias, Roi de Bithynie, qui allait le livrer aux Romains.

<sup>79</sup> Antigone, Roi d'Asie (382-301), vaincu et tué à Ipsos par Lysimaque. Cf. *Vie de Démétrios*.

<sup>80</sup> Démétrios Poliorcète (le Preneur de Villes) (337-283), Roi de Macédoine de 296 à 287.

<sup>81</sup> Antigone Gonatas, Roi de Macédoine de 277 à 239, date de sa mort. Son surnom est interprété diversement. Son fils Démétrios II régna de 239 à 229 ; Antigone Doson, de 229 à 220.

<sup>82</sup> Ville de Thessalie. On appelle d'ordinaire cette bataille du nom de deux collines du voisinage, les Cynoscéphales (Têtes de Chiens). Elle eut lieu en 197.

<sup>83</sup> Titus Quinctius Flamininus, consul en 128.

<sup>84</sup> Il dut payer une indemnité de guerre de cinq cents talents (2.780.000 francs-or), un tribut annuel de cinquante talents (273.000 francs-or), réduire son armée à cinq cents hommes et s'engager à ne pas faire de guerre sans l'assentiment du Sénat.

<sup>85</sup> Un médimne vaut environ 52 litres.

pendant dix ans, dix mille mercenaires destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de mettre ces ressources en branle et en action, le chagrin et le découragement ayant hâté la fin de sa vie ; car il reconnut avoir injustement sacrifié l'un de ses fils, Démétrios, aux calomnies de l'autre, celui qui valait le moins. Le survivant, Persée, reçut en héritage, avec le trône, la haine de son père pour les Romains, sans être capable d'en porter le poids, à cause de la petitesse et de la mesquinerie d'un caractère où, entre des vices et des passions de toute sorte, dominait l'avarice. On dit qu'il n'était même pas de naissance royale et que sa mère, une couturière d'Argolide, nommée Gnaethénion, l'avait cédé, tout nouveau-né, à la femme de Philippe, qui le présenta comme son propre fils<sup>86</sup>. C'est le principal motif pour lequel il semble avoir causé la mort de Démétrios, dans la crainte que la famille royale, ayant un héritier légitime, ne découvrit sa bâtardise, à lui.

VIII. Cependant, tout dépourvu de noblesse et vil que fût Persée, les forces dont il disposait l'entraînèrent à faire la guerre<sup>87</sup>. Il tint bon et résista longtemps aux généraux romains, personnages consulaires, repoussa des armées et de grandes flottes, et même prit quelquefois l'offensive avec succès. Publius Licinius fut le premier à envahir la Macédoine. Persée le défit dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents soldats d'élite et fit six cents prisonniers. De plus, comme la flotte romaine mouillait à Oréos<sup>88</sup>, il lui donna l'assaut à l'improviste, prit vingt transports avec leur cargaison et coula les autres, qui étaient chargés de blé ; il s'empara aussi de quatre quinquérèmes. Il livra sur terre un deuxième combat, où il tint en échec le consulaire Hostilius, qui essayait de forcer le passage d'Elimies<sup>89</sup> ; puis, ce général battant furtivement en retraite par la Thessalie, Persée lui offrit le combat, que l'autre n'osa pas accepter. En marge de la guerre, il fit une expédition contre les Dardanées<sup>90</sup>, pour montrer qu'il méprisait les Romains et prenait son temps avec eux ; il tailla en pièces dix mille Barbares et remporta un butin considérable. Il remuait, de plus, les Gaulois établis sur les bords de l'Ister<sup>91</sup> et qu'on appelle Basternes<sup>92</sup>, peuple de cavaliers et de soldats ; et il engageait les Illyriens, par l'entremise de leur Roi Genthius, à faire la guerre de concert avec lui. Le bruit se répandit même que tous ces Barbares, soudoyés par lui, envahiraient l'Italie en passant par la Gaule inférieure, le long de l'Adriatique.

---

<sup>86</sup> On ne voit pas très bien quel eût été le but de cette supposition d'enfant, ni comment la Reine aurait pu en imposer de la sorte à son mari.

<sup>87</sup> Il ne la commença que sept ans après son avènement.

<sup>88</sup> En Eubée.

<sup>89</sup> Sur les frontières de l'Épire et de la Thessalie.

<sup>90</sup> En Illyrie.

<sup>91</sup> Du Danube.

<sup>92</sup> Peuplade germanique, établie entre le Dniester et le Dniéper, ainsi qu'à l'embouchure du Danube.

IX. En apprenant ces nouvelles, les Romains décidèrent de ne plus attacher d'importance aux démonstrations et aux promesses des candidats ; mieux valait appeler au commandement un homme sensé, qui sût se conduire dans les grandes circonstances. Ce fut Paul-Émile. Il était déjà d'un âge avancé, puisqu'il avait près de soixante ans ; mais il se trouvait en pleine force physique et il avait autour de lui un rempart de gendres et de fils tout jeunes, une foule d'amis et de parents très influents. Tous lui conseillaient de se rendre au désir du peuple qui l'appelait au consulat. Au début, il faisait des façons avec la multitude, dont il repoussait les avances en disant qu'il ne voulait pas commander. Mais, comme on allait tous les jours à sa porte, qu'on l'appelait au Forum et qu'on l'acclamait, il se laissa faire. Dès qu'on vit son nom parmi ceux des candidats au consulat, on crut qu'au lieu de briguer une magistrature il apportait la victoire et l'heureuse conclusion de la guerre en permettant aux citoyens de descendre au Champ de Mars<sup>93</sup> : si grands étaient l'espoir et l'enthousiasme unanimes ! On le fit consul pour la seconde fois<sup>94</sup>. Le peuple ne laissa pas, comme d'habitude, tirer les provinces au sort ; on lui conféra d'emblée le commandement de l'expédition de Macédoine. On dit que, le jour où il fut proclamé généralissime des armées romaines contre Persée, reconduit chez lui avec de grands égards par le peuple entier, il trouva sa fillette Tertia, encore un petit enfant, tout en larmes. Il l'embrassa et lui demanda le motif de son chagrin. Elle se jeta à son cou, et dit en lui rendant son baiser : « Tu ne sais donc pas, père, que notre Persée est mort ? » C'était un petit chien qu'elle élevait. « A la bonne heure, ma fille ! répondit Paul-Émile : j'en accepte l'augure. » L'orateur Cicéron rapporte ce trait dans son livre *De la Divination*<sup>95</sup>.

X. D'habitude les Romains élus au consulat témoignaient leurs reconnaissances au peuple en lui adressant une harangue du haut de la tribune. Paul-Émile réunit donc les citoyens en assemblée. Il leur dit qu'il avait brigué son premier consulat parce qu'il désirait lui-même le pouvoir, et le deuxième parce qu'eux demandaient un chef. Aussi ne leur avait-il aucune reconnaissance ; et même, s'ils croyaient qu'avec un autre la guerre marcherait mieux, il se désistait du commandement. Si, au contraire, ils avaient confiance en lui, ils ne devaient pas se mêler de la conduite de la guerre ; car, s'ils cherchaient à commander à un commandant en chef, ils seraient encore plus ridicules dans les campagnes qu'à présent. Ces paroles lui attirèrent un grand respect des citoyens. Ils s'attendirent à de grands résultats, et la masse des électeurs se réjouit d'avoir laissé de côté les flatteurs du peuple pour choisir un chef qui avait de la franchise et de la fierté. Tant, pour dominer et arriver à être grand entre tous, le peuple romain se faisait

---

<sup>93</sup> Pour l'élection.

<sup>94</sup> En 168.

<sup>95</sup> Cicéron, *De Divinatione*, I, 46.

alors l'esclave de la vertu et du devoir !

XI. Que Paul-Émile, après son embarquement, ait joui d'une heureuse navigation et fait une traversée facile, j'attribue cet avantage à la Fortune, qui l'amena bien vite et sûrement au camp. Mais si, me reportant à la guerre, j'envisage la stratégie, si je considère que, soit par la promptitude de son action audacieuse, soit par ses mesures excellentes, soit par le concours zélé de ses amis, soit par son courage dans les périls et ses raisonnements appropriés aux circonstances, il est venu à bout de sa mission, je ne puis donner la chance pour cause à ce résultat brillant et éclatant, comme dans le cas d'autres généraux. A moins de dire précisément que l'avarice de Persée a été pour Paul-Émile une bonne fortune en renversant la situation des Macédoniens, qui était grande, magnifique, et faisait concevoir pour la guerre les plus belles espérances. Tout fut ruiné, parce que Persée avait peur de donner de l'argent. Les Basternes avaient répondu à son appel. Ils étaient dix mille cavaliers et dix mille fantassins légers, tous mercenaires, gens qui ne connaissaient ni l'agriculture, ni la navigation, ni la pâture des bestiaux et ne pratiquaient qu'une seule besogne et qu'un seul métier, la guerre continuelle et la victoire sur leurs adversaires. Lorsqu'ayant établi leur camp en Médique<sup>96</sup> ils prirent contact avec les soldats envoyés par le Roi, la seule présence de ces hommes de haute taille, d'une adresse merveilleuse au maniement des armes, arrogants et hautains dans leurs menaces à l'égard des ennemis, donna de l'audace aux Macédoniens et leur fit croire que les Romains, loin de résister, trembleraient à ce terrible aspect et à la vue de ces mouvements étranges et formidables. Voilà les dispositions que Persée inspirait à ses soldats et les espérances dont il les enflait. Mais comme on lui réclamait mille drachmes<sup>97</sup> par capitaine, il eut le vertige à l'idée d'une si grande quantité d'or ; il en perdit la tête et, par lésinerie, refusa. Il sacrifiait ainsi cette alliance. On eût dit qu'il faisait les affaires des Romains au lieu de leur faire la guerre, et qu'il devait rendre à ses ennemis un compte exact des dépenses de la campagne. Il pouvait pourtant les prendre pour maîtres, eux qui, en dehors de leurs autres préparatifs, avaient cent mille soldats rassemblés et à pied d'oeuvre pour les besoins urgents. Et malgré tout, lui qui avait à s'opposer à une armée si grande et devait soutenir une guerre si largement financée par l'ennemi, comptait son or, marquait d'un signe chaque pièce et craignait d'y toucher comme si c'eût été le bien d'un autre. Et il faisait cela sans être issu de Lydiens ou de Phéniciens<sup>98</sup>. Au contraire, en raison d'une

---

<sup>96</sup> Contrée de la Thrace, entre le Strymon et le Mésios.

<sup>97</sup> 900 francs-or [1950].

<sup>98</sup> Les Rois de Lydie avaient une réputation de richesse qu'atteste bien l'acception populaire du nom de Crésus, le dernier de la dynastie. Les Phéniciens étaient connus pour leur mercantilisme.

parenté avec Alexandre et Philippe, il prétendait s'approprier leur courage<sup>99</sup>. Seulement, ces Princes dominaient tout parce qu'à leurs yeux le succès s'achetait par l'argent, et non l'argent par le succès. On disait, en tout cas, que les villes grecques, ce n'était pas Philippe qui les prenait, mais l'or de Philippe. Et Alexandre au départ de son expédition contre les Indiens, s'apercevant que les Macédoniens traînaient après eux les richesses pesantes et encombrantes des Perses, commença par brûler les chars du Grand Roi, devenus les siens, et décida ensuite ses officiers à faire de même et à partir pour la guerre allégés et comme affranchis. Persée, au contraire, qui répandait l'or pour lui, ses enfants et sa cour, ne voulut pas acheter son salut moyennant une faible somme, et ce riche, emmené prisonnier avec une grande fortune, préféra étaler aux yeux des Romains tout ce que son avarice lui avait fait garder pour eux.

XII. Les Gaulois ne furent pas les seuls qu'il laissa partir après les avoir dupés. Il avait aussi déterminé Genthius d'Illyrie à commencer la guerre, en lui promettant trois cents talents<sup>100</sup>. Il montra aux envoyés de ce Prince l'argent tout compté et le fit sceller dans des sacs. Genthius, se croyant ainsi sûr de tenir ce qu'il avait demandé, commit un acte impie et terrible : il fit arrêter et mettre aux fers les ambassadeurs de Rome qui étaient venus le trouver. Persée jugea que, pour exciter Genthius à la guerre, il n'était plus nécessaire de le payer, après des gages d'hostilité tellement irrécusables et la rupture de la paix que constituait une si grande injustice. Il priva donc le malheureux de ses trois cents talents et, peu après, le laissa prendre comme au nid dans son royaume, avec ses enfants et sa femme, par le préteur Lucius Anicius, envoyé contre lui à la tête d'une armée. Venant combattre un adversaire comme celui-là, Paul-Émile le méprisait, tout en admirant ses préparatifs et ses forces. Persée avait, en effet, quatre mille cavaliers, et la phalange ne comprenait guère moins de quarante mille fantassins. Il s'était établi près de la mer, au pied de l'Olympe, sur des positions qui ne présentaient d'accès nulle part et que, de tous côtés, il avait fortifiées par des remparts et des palissades. Il se croyait là bien tranquille et pensait épuiser Paul-Émile à force de temps et de dépenses. Mais Paul-Émile avait la pensée active et prête à toutes les décisions, comme à toutes les expériences. Comme il voyait ses soldats, arrachés à leur tranquillité précédente, marquer leur mécontentement et s'ingérer en parole dans les décisions du général, dont beaucoup leur paraissaient inefficaces, il leur en fit le reproche et leur intima l'ordre de ne pas se tourmenter et de ne pas avoir d'autre souci que de maintenir chacun en bon état sa personne et ses armes et de se servir de l'épée en Romains, quand l'occasion leur en serait fournie par le chef. Il ordonna que les gardes de nuit fussent prises sans javelots, dans

---

<sup>99</sup> La descendance d'Alexandre était éteinte ; Persée se réclamait à tort du plus illustre de ses prédécesseurs.

<sup>100</sup> 1.668.000 francs-or [1950].

la pensée que les sentinelles seraient plus attentives et lutteraient davantage contre le sommeil, si elles ne pouvaient pas se défendre contre une surprise des ennemis.

XIII. Les hommes étaient surtout incommodés par le manque de boisson ; car l'eau était rare et mauvaise, et coulait goutte à goutte le long de la mer. Paul-Émile, voyant une grande montagne ombragée d'arbres tout auprès (c'était l'Olympe), conclut, de l'aspect verdoyant de la forêt, à la présence de nappes d'eau souterraines. Il creusa donc pour ces eaux des soupiraux et des puits nombreux au pied de la montagne. Ils furent aussitôt remplis d'une eau pure, qui, resserrée jusqu'alors, affluait maintenant, sous l'influence de l'attraction et de la pesanteur, vers les vides qu'on lui ménageait. Et cependant, au dire de quelques savants, il n'y a pas d'eaux prêtes à jaillir de sources cachées dans les lieux d'où elles coulent. Ces courants ne révèlent pas un réservoir. Il n'y a pas épanchement, mais génération et afflux, causés par l'humidité locale de la forêt, dont les exhalaisons se liquéfient sous l'action de la densité et de la fraîcheur. La compression en profondeur produit donc une masse fluide. Car, de même que les mamelles des femmes ne sont pas, comme des vases, pleines d'un lait prêt à couler, et qu'opérant, au contraire, une transmutation intérieure de leur nourriture, elles font le lait, puis le filtrent, ainsi les endroits de la terre rafraîchis et, en apparence, remplis de sources, n'ont pas d'eaux cachées, ni de sinuosités qui laissent échapper les eaux courantes. Tous ces fleuves profonds ne viennent pas d'une nappe d'eau souterraine, toute prête : en réalité, le vent et l'air, comprimant l'humidité par la pression et la condensation, la changent en eau. En tout cas, les endroits que l'on creuse font sourdre et couler davantage l'eau quand on les tâte ainsi, comme les mamelles des femmes répandent le lait quand on les tète, parce qu'ils mouillent et amollissent l'exhalaison. Au contraire, les terrains auxquels on ne touche pas ont une solide protection contre la naissance des eaux, étant à l'abri du mouvement qui produit l'humidité. Ceux qui soutiennent la théorie précitée ont donné prise à cette objection des sceptiques : « On pourrait dire, à ce compte, que le sang même n'existe pas chez les animaux et qu'il naît au moment des blessures, par le changement de l'esprit ou des chairs qui produit un écoulement et une dissolution. » Mais à cette réfutation [par l'absurde] on peut opposer un fait : dans la profondeur des conduits souterrains et des mines, on rencontre des fleuves qui, au lieu de grossir petit à petit, comme cela serait naturel s'ils naissaient du mouvement imprimé soudain à la terre, coulent à flots pressés. Bien plus, il arrive que, des montagnes ou des rochers ayant été fendus par un coup violent, un flot impétueux en jaillisse pour s'arrêter ensuite. En voilà assez sur ce point.

XIV. Quant à Paul-Émile, il resta tranquille pendant quelques jours, et l'on dit que jamais, entre de si grandes armées face à face de si près, il n'y eut tant de calme. Mais, comme,

remuant et essayant tout, il finit par apprendre qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé, celui qui, à travers la Perrhèbie<sup>101</sup>, conduisait à Pythion et à Pétra<sup>102</sup>, ce manque de protection lui causa plus d'espérances que la difficulté naturelle de ce défilé escarpé, raison de l'absence de garde, ne lui inspirait de craintes. Il mit l'affaire en délibéré. Le premier parmi les officiers présents, Scipion Nasica<sup>103</sup>, gendre de Scipion l'Africain, et dont l'autorité, par la suite, fut très grande dans le Sénat, promit de se mettre à la tête de la colonne d'encerclement. Après lui Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul-Émile, encore tout jeune homme, se leva, plein d'enthousiasme. Paul-Émile ravi leur donna moins de soldats que ne le dit Polybe<sup>104</sup>, mais juste le nombre indiqué par Scipion lui-même dans le billet qu'il écrivit à un Roi quelconque au sujet de ces opérations. Les Italiens hors rang étaient au nombre de trois mille, et l'aile gauche arrivait à cinq mille. Nasica leur ajouta cent vingt cavaliers et deux cents des hommes envoyés par Harpale, Thraces et Crétois mêlés<sup>105</sup>. Il fit mouvement par la route qui longeait la mer et établit son camp près d'Héraclée<sup>106</sup>, comme s'il allait s'embarquer pour cerner avec sa flotte le camp ennemi. Mais, après le souper des soldats, à la tombée de la nuit, il dévoila aux officiers sa véritable intention et fit prendre, pendant la nuit, à son armée la direction opposée, en s'éloignant de la mer. Il s'arrêta et ordonna une pause sous les murs de Pythion. En cet endroit la hauteur de l'Olympe atteint plus de dix stades<sup>107</sup>, comme l'indique une inscription de celui qui l'a mesurée. La voici :

*La cime de l'Olympe qui surplombe le temple d'Apollon Pythien a une hauteur (et on l'a mesurée perpendiculairement),*

*d'une dizaine de stades complète, à laquelle il faut ajouter*

*un arpent diminué de quatre pieds<sup>108</sup>.*

*Le fils d'Eumèle a pris cette mesure,*

*Il s'appelait Xeinagoras. Toi, Prince, réjouis-toi et fais-nous de nobles dons<sup>109</sup>.*

A vrai dire, les géomètres soutiennent que ni la hauteur d'une montagne, ni la profondeur

---

<sup>101</sup> Région de Thessalie, bornée par la Macédoine, les monts Cambuniens, le Pinde, le Pénée et l'Ossa.

<sup>102</sup> Pétra, ville maritime d'Épire.

<sup>103</sup> Publius Cornelius Scipio Nasica Corculum, célèbre plus tard comme jurisconsulte, et souverain pontife en 150 av. J.-C.

<sup>104</sup> Dans un livre perdu.

<sup>105</sup> Ne pas confondre cet Harpale avec le concussionnaire mentionné dans la vie de Démosthène.

<sup>106</sup> Ville de Macédoine, nommée aussi Pélagonia.

<sup>107</sup> 1.800 mètres.

<sup>108</sup> 27 m. 800.

<sup>109</sup> Cette invocation paraît s'adresser à Apollon.



de la mer, n'excèdent dix stades. Mais Xeïnagoras ne paraît pas avoir indiqué cette dimension au hasard ; il a procédé avec méthode et à l'aide d'instruments.

XV. Nasica passa donc la nuit là. Persée, lui, voyant Paul-Émile se tenir tranquille sur place, ne devinait pas ce qui se faisait. Mais un déserteur crétois, qui s'était échappé en route de l'armée romaine, vint lui signaler le mouvement enveloppant des Romains. Il en fut bouleversé ; et toutefois, au lieu de lever le camp, il confia dix mille mercenaires étrangers et deux mille Macédoniens à Milon<sup>110</sup>, avec la consigne de faire diligence pour occuper les passages par surprise. Ceux-là, d'après Polybe<sup>111</sup>, dormaient encore quand les Romains tombèrent sur eux. Nasica dit, au contraire, qu'il y eut un combat très vif sur les hauteurs et que ses troupes coururent un grand danger. Lui-même, attaqué par un mercenaire thrace, le frappa de son javelot en pleine poitrine et le renversa mort ; puis il contraignit les ennemis à battre en retraite et Milon à fuir honteusement, sans armes et vêtu d'une simple tunique. Il n'eut alors qu'à le suivre tranquillement, en faisant descendre son armée dans le plat pays. Le retour inopiné des fuyards au camp de Persée fit lever le camp à ce Prince en toute hâte ; il ramena ses troupes en arrière, tant il était terrifié et déçu dans ses espérances ! Il lui fallait cependant, ou bien tenter le sort des armes en avant de Pvdna<sup>112</sup>, ou bien disperser son armée et attendre dans les villes la guerre, qu'il n'était pas possible, si elle entraït en Macédoine, d'en faire sortir sans beaucoup de sang et de morts. Dans cette situation, si son attaque partait de là, il avait l'avantage du nombre, et, de plus, l'ardeur était grande chez ses soldats, qui luttaient pour leurs femmes et leurs enfants sous les yeux du Roi, témoin de toutes leurs actions et s'exposant lui-même à leur tête. Les amis de Persée l'encourageaient par ces considérations. Il rétablit son camp, prit ses dispositions de combat, examina le terrain et répartit les commandements, dans l'intention d'attaquer les Romains d'emblée. Le champ de bataille était une plaine, appropriée aux évolutions de la phalange, qui exigeaient un sol plat et uni, et adossée à des collines, qui, tenant l'une à l'autre, offraient aux soldats d'infanterie légère et aux archers des abris, avec le moyen d'envelopper l'ennemi. Au milieu coulaient deux fleuves, l'Eson et le Leucos, peu profonds en cette saison, car on se trouvait au déclin de l'été, mais qui paraissaient cependant devoir causer quelques difficultés aux Romains.

XVI. Paul-Émile, après avoir fait sa jonction avec Nasica, descendait, à la tête de son armée rangée en bataille, au-devant des ennemis. Mais quand il vit leur ordonnance, étonné de

---

<sup>110</sup> Aucun rapport, naturellement, avec le célèbre client de Cicéron.

<sup>111</sup> XXIII, 26.

<sup>112</sup> Pvdna, ville de Macédoine, à l'ouest du golfe Thermaïque.

leur nombre, il arrêta sa marche et se mit à réfléchir. Les jeunes officiers, pleins d'ardeur pour le combat, arrivaient près de lui à toute bride et le priaient de ne pas différer, Nasica surtout, à qui son succès de l'Olympe avait donné confiance. Paul-Émile lui dit en souriant : « Oui, si j'avais ton âge ! Mais les nombreuses victoires que j'ai remportées, en m'apprenant comment on se fait battre, m'empêchent d'engager un combat dès mon arrivée contre une phalange compacte et déjà en ordre de bataille. » Là-dessus il fit disposer en peloton les premiers rangs, ceux qui étaient visibles de l'ennemi, et leur donna l'apparence d'une formation de combat. Quant aux troupes de queue, il leur fit, au contraire, faire demi-tour, établir un retranchement et camper. Ainsi, les soldats évoluant continuellement en arrière de ceux qui les précédaient, il défit, sans qu'on y vît rien, sa formation de combat, et ramena tous ses hommes, sans aucune confusion, à l'intérieur du camp. La nuit tombée, au moment où, après souper, les hommes s'étaient adonnés au sommeil et au repos, soudain la lune qui était pleine et au zénith, s'obscurcit, et, la lumière lui faisant défaut, elle prit toutes sortes de teintes et finit par s'éclipser totalement<sup>113</sup>. Alors que les Romains, suivant leur coutume, appelaient le retour de sa lumière en frappant sur des cuivres et en élevant vers le ciel bien des torches et des flambeaux allumés, les Macédoniens ne faisaient rien de pareil ; un frisson de terreur glaçait tout leur camp, et l'on murmurait que ce phénomène annonçait la perte du Roi. Paul-Émile, lui, n'était pas absolument un ignorant sur de telles matières. Il avait entendu parler des irrégularités dues aux éclipses, qui, à des époques réglées, jettent la lune, entraînée par un mouvement circulaire, dans un cône d'ombre projeté par la terre et la cachent jusqu'au moment où, ayant traversé la zone ténébreuse, elle resplendit à nouveau de la lumière qu'elle emprunte au soleil. Mais comme il faisait, dans la vie, une grande place à la divinité, qu'il était fort attaché aux sacrifices et pratiquait la divination, dès qu'il vit la lune redevenir nette, il lui sacrifia onze veaux. Au lever du jour, il offrit un sacrifice à Hercule. Il immola vingt victimes sans obtenir de présage favorable ; enfin la vingt et unième donna des signes qui annonçaient une victoire par la défensive. Il promit donc à ce dieu cent boeufs et des jeux sacrés. Il prescrivit ensuite aux officiers de disposer l'armée pour le combat. Lui-même attendit que le soleil baissât vers le couchant afin d'éviter que les soldats, en combattant dès le matin, ne l'eussent en pleine figure. Il passa cet intervalle assis sous sa tente, qui était ouverte sur la plaine et le camp ennemi.

XVII. Vers le soir, d'après certains historiens, une ruse imaginée par Paul-Émile lui-même fit prendre à l'ennemi l'initiative du combat : les Romains jetèrent dans ses rangs un cheval sans

---

<sup>113</sup> C'était, semble-t-il, le 21 juin de l'année julienne.

mors et coururent à sa poursuite, ce qui fut le début de l'opération<sup>114</sup>. Selon d'autres auteurs, un convoi de fourrage de l'armée romaine fut attaqué par les Thraces, que commandait Alexandre. Il y eut une violente réaction de sept cents Ligures ; mais un plus grand nombre d'hommes arrivèrent à la rescousse des deux côtés, et c'est ainsi que s'engagea la bataille. Paul-Émile, comme un pilote prévoit la tempête, conjecturait par l'agitation et le mouvement des armées, la grandeur de l'opération ; il sortit de sa tente et fit le tour des formations d'infanterie lourde pour les encourager. Nasica, lui, se porta à cheval sur le lieu de l'escarmouche et vit que presque tous les ennemis en venaient aux mains. En tête marchaient les Thraces, dont la vue, il l'affirme, l'effraya surtout. C'étaient des hommes de stature élevée ; leurs boucliers et leurs jambarts resplendissaient de blancheur. Vêtus de tuniques noires, ils brandissaient, par-dessus l'épaule droite, des sabres de fer droits et pesants. Après les Thraces, venaient les mercenaires, aux équipements variés, pêle-mêle avec les Péoniens. Enfin un troisième corps, l'élite des combattants qui, parmi les Macédoniens eux-mêmes, offraient le type le plus pur du courage et de la virilité. Ils éblouissaient par l'or répandu sur leurs armes et la fraîcheur de leurs habits de pourpre. Pendant qu'ils se mettaient en position de combat, les Boucliers d'Airain<sup>115</sup>, sortant du rempart, remplissaient la plaine de l'éclat du fer et de la splendeur du cuivre, et la montagne des cris désordonnés par lesquels ils s'encourageaient. Ceux-là étaient survenus si audacieusement et avec tant de vitesse que leurs premiers morts tombèrent à deux stades<sup>116</sup> du camp romain.

XVIII. Pendant l'attaque, Paul-Émile arriva et s'aperçut que déjà les Macédoniens des corps d'élite avaient appuyé la pointe de leurs sarisses<sup>117</sup> contre les boucliers des Romains, leur ôtant ainsi la faculté de combattre à l'épée. Mais quand les autres Macédoniens, eux aussi, firent, vivement couler leurs boucliers de l'épaule, et, sur un seul signal, inclinèrent leurs piques pour tenir en respect les Romains, il vit la solidité de cette haie de boucliers et la dureté du choc des piques. Alors l'abattement et la crainte le saisirent ; car il n'avait encore jamais rien vu de plus terrible ; et souvent, par la suite, il se ressouvint de son émotion devant ce spectacle. Mais à ce moment-là, devant les combattants, il se montra calme et même gai. Il parcourut leurs rangs à cheval, sans casque ni cuirasse. Le Roi de Macédoine, lui, Polybe l'affirme<sup>118</sup>, prit peur dès le début du combat ; et, faisant tourner bride à son cheval, il s'enfuit vers la ville sous couleur de faire un sacrifice à Héraclès, qui n'accepte pas les lâches sacrifices offerts par des lâches, et n'exauce pas les vœux illicites. Car il n'est pas permis que, sans tirer, on atteigne le but, que,

---

<sup>114</sup> Le Romain ruse naïvement avec l'oracle.

<sup>115</sup> Troupe d'élite.

<sup>116</sup> Un peu plus de trois cents mètres.

<sup>117</sup> Piques macédoniennes, longues de cinq à six mètres.

<sup>118</sup> XXII, 26, 27-30.

sans tenir ferme, on soit victorieux, ni, en somme, que le paresseux réussisse ou que le faible ait du succès. Au contraire les prières de Paul-Émile furent favorisées par la divinité ; car, s'il demandait l'avantage et la victoire, c'était les armes à la main, et, combattant lui-même, il s'adressait à Dieu comme à un allié. Cependant un certain Posidonios<sup>119</sup> qui vécut, dit-il, dans ce temps-là et fut mêlé à ces événements, affirme, dans son *Histoire de Persée* en plusieurs volumes, que ce Prince n'a pas quitté le champ de bataille par lâcheté et que le sacrifice ne fut point un simple prétexte. La veille du combat, il aurait été blessé, à la jambe, d'un coup de pied de cheval. Il prit part au combat en dépit de cette incommodité et des efforts de ses amis pour le retenir. Il se fit amener un de ses chevaux de selle, le monta et vint se mêler, sans cuirasse, aux hommes de la phalange. Comme des projectiles de toute sorte tombaient sur lui de chaque côté, un javelot tout en fer<sup>120</sup> l'atteignit, sans le toucher, il est vrai, de la pointe, mais en passant obliquement le long de son flanc gauche. Ce contact impétueux déchira sa tunique et ensanglanta sa chair d'une meurtrissure peu visible, et dont toutefois il porta longtemps la marque. Voilà donc la défense que Posidonios présente pour Persée.

XIX. Comme les Romains, quand ils furent en face de la phalange, n'arrivaient pas à la rompre, Salvius, le chef des Péligniens, saisissant l'enseigne de ses hommes, la jeta dans les rangs ennemis. Or c'est un crime et une impiété pour les Italiens d'abandonner une enseigne. Les Péligniens accoururent donc à l'endroit où la leur était tombée ; et, quand ils furent aux prises avec l'ennemi, on fit et on souffrit de chaque côté des atrocités. Les uns essayaient d'écarter les sarisses avec leurs épées, de les écraser sous leurs boucliers, et même de les détourner en les prenant à pleines mains. Les autres, tenant ferme leur pique à deux mains, fonçaient sur ceux qui se heurtaient à leurs armes, sans que ni bouclier, ni cuirasse, pût amortir la violence du coup, et renversaient, la tête la première, les corps des Péligniens et des Marruciens<sup>121</sup>, qui, sans aucune réflexion, obéissant à une rage bestiale, donnaient tête baissée au-devant du coup et d'une mort évidente. Ainsi, les hommes du premier rang ayant été tués, ceux du second reculèrent. Ce n'était pas tout à fait une fuite, mais une retraite vers le mont Olocre. Pourtant, à cette vue, Paul-Émile, d'après Posidonios, déchira sa tunique. On le comprend : parmi les Romains, les uns venaient de céder ; les autres se troublaient devant la phalange, qui n'offrait pas de fissure, et qui, bien au contraire, opposant à l'ennemi une haie de lances, était de toutes parts inaccessible. Mais l'inégalité du terrain et l'allongement du front ne permirent pas de maintenir partout cette cohérence parfaite. Il s'aperçut donc que la phalange

---

<sup>119</sup> Il ne peut être question, semble-t-il, de l'illustre Posidonios d'Apamée (135-61 av. J.-C.).

<sup>120</sup> D'ordinaire, la pointe des javelots était emmanchée dans du bois.

<sup>121</sup> Peuple d'origine sabine, dans l'Italie centrale.

macédonienne finissait par présenter, en maint endroit, des déchirures et des fentes ; phénomène explicable dans une grande armée, où l'élan des combattants varie ; aussi broyée sur certains points, s'affaissait-elle sur d'autres. Il ramena donc promptement ses troupes au combat, les divisa en pelotons et leur ordonna de fondre sur les intervalles et les vides de la formation ennemie, d'y pénétrer et de livrer ainsi, au lieu d'un combat unique d'ensemble, plusieurs combats partiels et simultanés. Paul-Émile donna ces instructions aux officiers, qui les répétèrent à leurs hommes ; et ceux-ci se glissèrent à l'intérieur de la phalange pour la désorganiser. Ils attaquaient de flanc sur les points mal défendus ; ailleurs, ils rompaient la continuité par des manoeuvres d'encerclement. Aussitôt, c'en fut fait de la force et de l'efficacité de la phalange, désormais brisée. Les combats qui suivirent étaient d'homme à homme ou entre petits groupes. Les Macédoniens, frappant avec de petits poignards les boucliers de fer, qui protégeaient l'ennemi jusqu'aux pieds, et n'ayant que de légers boucliers à opposer aux épées des Romains, qui, par leur pesanteur et la raideur de leur tranchant, perçaient toutes les armes défensives pour arriver au corps, furent défaits.

XX. Contre la phalange il y eut donc une action très vive. Là précisément aussi Marcus, le fils de Caton et le gendre de Paul-Émile, en déployant toute sa valeur, perdit son épée. Sa réaction fut celle d'un jeune homme qui avait reçu bien des enseignements et devait à son illustre père de donner des preuves de grand courage. Il lui parut impossible de vivre en abandonnant aux ennemis une dépouille conquise sur lui. Aussi se précipita-t-il dans la mêlée, expliquant son aventure à tous ceux de ses amis ou de ses familiers qu'il pouvait voir et les pressant de l'assister. Il s'en trouva beaucoup ; et c'étaient des hommes de coeur, qui, d'un seul élan, écartant les autres combattants, se groupèrent autour de lui et se jetèrent sur l'ennemi. Après un combat acharné, beaucoup de sang et de blessures, ils restèrent maîtres du champ de bataille, maintenant désert et nu, et purent se mettre à la recherche de l'épée. Ils la découvrirent à grand-peine, cachée sous un monceau d'armes et de cadavres. Ils en eurent beaucoup de joie ; et, chantant un hymne de victoire, ils poussèrent plus brillamment encore ceux des ennemis qui continuaient à tenir. Enfin les trois mille hommes d'élite qui restaient en ligne et persistaient à combattre furent tous taillés en pièces. Les autres s'enfuirent et on en fit un grand carnage, de sorte que la plaine et le pied de la montagne furent remplis de cadavres et que les eaux du fleuve Leucos, d'après le récit des Romains, étaient encore teintées de sang le lendemain du combat. Car on dit qu'il mourut plus de vingt-cinq mille Macédoniens. Les Romains eurent, d'après Posidonios, cent tués, et, d'après Nasica, quatre-vingts.

XXI. Le sort de cette grande bataille fut réglé aussi vite que possible ; car, ayant

commencé de se battre à la neuvième heure, les Romains furent victorieux avant la dixième<sup>122</sup>. Ils employèrent le reste du jour à la poursuite, qu'ils prolongèrent sur un espace de cent vingt stades<sup>123</sup>, et n'interrompirent qu'à la nuit tombante. Les vainqueurs furent accueillis par les valets d'armée, qui allèrent à leur rencontre, des flambeaux allumés à la main, et les conduisirent, avec des transports de joie, à leurs tentes illuminées et décorées de lierre et de lauriers. Seul le général en chef était en proie à une grande douleur ; car, des deux fils qui combattaient dans son armée, on ne retrouvait nulle part le plus jeune, celui qu'il aimait le plus et qu'il voyait de nature plus vertueuse encore que ses frères. Ce jeune homme avait l'âme ardente et éprise de gloire, mais c'était encore un enfant par l'âge. Paul-Émile supposait donc qu'il avait trouvé la mort en se jetant, par inexpérience, dans les rangs ennemis<sup>124</sup>. Son angoisse et son extrême douleur furent remarquées de l'armée ; et les soldats, interrompant leur repas, sautèrent sur leurs pieds et coururent de divers côtés avec des flambeaux. Beaucoup d'entre eux se rendirent à la tente de Paul-Émile ; beaucoup aussi devant les remparts, où ils cherchaient le jeune homme parmi les premiers morts. Un abattement général régnait dans le camp, et la plaine était remplie d'une grande clameur, celle des gens qui appelaient Scipion : car il était adoré de tout le monde depuis ses débuts, ayant plus d'aptitudes pour le commandement et les affaires d'État qu'aucun des jeunes gens de son temps. Enfin sur le tard, comme déjà l'on désespérait presque de lui, il revint de la poursuite avec deux ou trois compagnons, couvert du sang nouvellement répandu des ennemis, comme un jeune chien de chasse qui, dans la joie de la victoire, s'était laissé entraîner trop loin. C'est ce Scipion qui, par la suite, rasa Carthage et Numance, et fut de beaucoup le plus courageux et le plus puissant des Romains de sa génération. Ainsi la Fortune, remettant à un autre temps sa revanche des succès de Paul-Émile, lui laissa complète, pour le moment, la joie de la victoire.

XXII. Persée, lui, s'enfuyait de Pydna à Pella<sup>125</sup>, suivi de sa cavalerie, qui avait presque entièrement échappé au désastre. Mais comme les fantassins de son escorte, accusant les cavaliers de lâcheté et de trahison, les jetaient à bas de leurs chevaux et les frappaient, il eut peur de ce tumulte et fit faire un détour à son cheval. Il arracha sa pourpre, afin de ne pas se faire remarquer, la mit devant lui, et porta le diadème dans ses mains. Puis, voulant s'entretenir avec ses amis pendant la marche, il descendit, et il poussait son cheval devant lui. Mais ses amis feignaient, l'un de rattacher une chaussure dénouée, l'autre, de baigner son cheval, un troisième,

---

<sup>122</sup> On se battit de trois à quatre heures de l'après-midi.

<sup>123</sup> Un peu plus de vingt et un kilomètres.

<sup>124</sup> C'était un jeune homme de dix-sept ans.

<sup>125</sup> Résidence des Rois de Macédoine depuis le grand Philippe.

de chercher à boire. Ils restaient donc en arrière, et peu à peu s'échappaient, redoutant moins l'ennemi que la cruauté de leur propre Roi ; car, ulcéré de ses revers, il cherchait à détourner sur tout le monde la responsabilité de sa défaite. Entré de nuit à Pella, il y fut accueilli par Euctor et Eulée, ses préposés aux finances, qui, soit par des reproches sur sa conduite, soit par une franchise déplacée et par leurs conseils, le mirent en colère. Il les tua l'un et l'autre en les frappant de son poignard. Personne ne resta donc plus avec lui, en dehors d'Évandre de Crète, d'Archédamos d'Étolie et du Béotien Néon. Parmi ses soldats, les Crétois l'avaient accompagné, non par dévouement, mais parce qu'ils s'attachaient obstinément à l'argent, comme les abeilles à leurs cellules. Car il emportait des trésors immenses, et il leur permit de piller des coupes, des cratères, d'autres pièces de vaisselle d'argent et d'or, jusqu'à concurrence de cinquante talents<sup>126</sup>. Mais arrivé d'abord à Amphipolis<sup>127</sup> et ensuite à Galepse<sup>128</sup>, comme sa crainte s'était un peu relâchée, il retomba dans son vice familier et le plus anciennement ancré chez lui, la lésinerie. Il se lamentait auprès de ses amis, regrettant d'avoir dilapidé sans réflexion, au profit des Crétois, quelques-unes des coupes d'or d'Alexandre le Grand ; et il priait instamment les détenteurs de ces objets en versant des larmes, de les lui rendre contre la valeur en numéraire. Ceux qui le connaissaient bien, s'aperçurent qu'il faisait le Crétois avec les Crétois<sup>129</sup> ; les autres se fièrent à lui, rendirent les objets et furent frustrés, car il ne rendit pas l'argent. Il gagna de la sorte sur ses amis trente talents<sup>130</sup>, que, peu après, ses ennemis devaient lui prendre, et, avec cette somme, il passa dans l'île de Samothrace, où il se réfugia en suppliant dans le temple des Dioscures<sup>131</sup>.

XXIII. Les Macédoniens passent pour être toujours attachés à leurs Rois ; mais alors, comme si, la pièce maîtresse brisée, tout se fût effondré en même temps, ils se soumirent à Paul-Émile, qu'ils rendirent, en deux jours, maître de la Macédoine entière. Et voilà un fait de nature à confirmer l'opinion de ceux qui attribuent les exploits de Paul-Émile à une heureuse fortune. De plus, ce qui lui arriva lors d'un sacrifice était aussi miraculeux. C'était à Amphipolis. Il immolait les victimes quand la foudre tomba tout à coup sur l'autel, y mit le feu et les consuma. Mais le plus extraordinaire et ce qui marque le mieux la faveur divine est la rapide diffusion de ses succès. Trois jours après la défaite de Persée à Pydna, pendant une course de chevaux à Rome, le bruit se répandit soudain dans les premiers rangs des spectateurs que Paul-

---

<sup>126</sup> 278.000 francs-or [1950].

<sup>127</sup> En Chersonèse, sur la rive est du Strymon.

<sup>128</sup> Entre le Strymon et le Nestos.

<sup>129</sup> Allusion à la renommée de perfidie des Crétois, qu'atteste un vers d'Epiménide, rapporté par Saint Paul (Épître à Tite, I, 12).

<sup>130</sup> Environ 167.000 francs-or [1950].

<sup>131</sup> Castor et Pollux.

Émile, vainqueur de Persée dans un grand combat, conquérait toute la Macédoine. La nouvelle circula rapidement dans la masse du peuple ; la joie éclata ; les applaudissements et les acclamations remplirent ce jour-là toute la ville. Ensuite, comme aucun indice sérieux ne permettait de remonter à la source de l'information, et que, visiblement, tout le monde la recueillait dans les mêmes conditions, la rumeur se dispersa et s'évanouit. Mais quelques jours après, quand on fut exactement informé, l'on s'étonna de cette annonce anticipée ; car, dans le mensonge, il y avait une vérité.

XXIV. On cite d'autres faits analogues. Le combat des Italiens sur le Sagra<sup>132</sup> fut annoncé le jour même en Péloponnèse ; et l'on sut aussi vite à Platées la bataille de Mycale contre les Mèdes<sup>133</sup>. La victoire de Rome sur les Tarquins, alliés aux Latins<sup>134</sup>, fut annoncée, quelques instants après qu'elle avait eu lieu, par deux beaux hommes de haute taille. On suppose que c'étaient les Gémeaux<sup>135</sup>. Le premier qui les rencontra sur le Forum, devant la fontaine, en train de rafraîchir leurs chevaux inondés de sueur, s'étonna de ce bruit de victoire. Alors ils lui touchèrent, dit-on, la barbe de leurs deux mains en souriant silencieusement ; et aussitôt, de noire elle devint rousse, ce qui valut à la nouvelle sa confirmation et à l'homme le surnom d'Ahénobarbe, c'est-à-dire de Barbe d'Airain<sup>136</sup>. Tout cela, ce qui s'est passé de nos jours l'a rendu croyable. En effet, quand Antoine fit défection à Domitien<sup>137</sup> et qu'on s'attendait à une grande guerre du côté de la Germanie, soudain, dans Rome troublée, le peuple puisa spontanément en lui-même la certitude d'une victoire, dont il répandit le bruit dans toute la Ville. On disait partout qu'Antoine lui-même était tué et que pas une fraction de son armée vaincue ne subsistait. La nouvelle se répandit avec tant de fracas et fut tellement accréditée que même beaucoup de magistrats offrirent des sacrifices d'action de grâces. On rechercha celui qui avait lancé la nouvelle : on ne trouva personne ; le bruit circulait de bouche en bouche et finit par se noyer dans la foule ignorante, comme en une mer immense. On s'aperçut alors qu'il n'avait aucune source certaine, et bientôt il n'en fut plus question. Mais Domitien, déjà parti pour la guerre avec une armée, rencontra en chemin la mission chargée de lui remettre le bulletin de victoire officiel. Le succès avait été acquis le jour même où il fut annoncé à Rome, et à une distance de plus de vingt mille stades<sup>138</sup>. Cela, nul de nos contemporains ne l'ignore.

---

<sup>132</sup> Entre les Locriens et les Crotoniates.

<sup>133</sup> En 479 av. J.-C.

<sup>134</sup> La bataille du lac Régille (496 av. J.-C.).

<sup>135</sup> Castor et Pollux.

<sup>136</sup> Il appartenait à la gens Domitia et fut l'ancêtre de Néron.

<sup>137</sup> En 92 ap. J.-C.

<sup>138</sup> Environ 3.600 kilomètres.



XXV. Cnéus Octavius, amiral de la flotte de Paul-Émile, était venu mouiller devant Samothrace. Il respectait l'asile de Persée, par piété envers les dieux, mais lui coupait tous les moyens de fuir hors de l'île. Cependant le Roi put acheter un Crétois, nommé Oroandès, possesseur d'un petit vaisseau, qui promit de le prendre à son bord. Cet homme, en bon Crétois, prit l'argent ; mais, après avoir dit à Persée de venir la nuit au port, près du temple de Déméter, avec ses enfants et les serviteurs indispensables, il leva l'ancre dès le soir venu. Persée se trouvait dans une situation pitoyable. Il s'était laissé glisser par une fenêtre étroite le long du mur avec ses enfants et sa femme, qui n'avaient pas l'expérience de la fatigue et des voyages. Il erra ensuite sur la grève, et fit entendre un gémissement très plaintif quand un témoin lui annonça que déjà Oroandès cinglait en haute mer. Le jour brillait maintenant, et, privé de toute espérance, il s'enfuit avec sa femme vers le mur d'où il était descendu, sans se cacher aux Romains, mais en s'efforçant de les devancer. Quant à ses enfants, il les avait confiés à Ion, autrefois son mignon et désormais un traître. Cet Ion fut la cause déterminante de la perte du malheureux, dont il livra les enfants à Rome. Alors Persée, comme une bête à laquelle on a pris ses petits, se remit aux mains de leurs détenteurs, auxquels il livra sa personne. Il se fiait surtout à Nasica, et c'est lui qu'il demanda. Mais, comme Nasica n'était pas là, Persée déplora sa propre infortune, et, considérant la nécessité où il était réduit, il se livra à Cnéus. Il fit bien voir alors qu'il était atteint d'un vice encore plus ignoble que l'amour de l'argent, l'attachement à la vie, et il se priva, par là, du seul bien que la fortune n'ôte pas aux malheureux, la pitié. Il avait demandé à être conduit à Paul-Émile ; et celui-ci, croyant avoir affaire à un grand homme dont la chute malheureuse avait pour seule cause l'envie de la Fortune, se leva pour aller à sa rencontre, les larmes aux yeux, escorté de ses amis. Mais le Roi, honteux spectacle, se jeta la face contre terre, et, embrassant les genoux du vainqueur, il faisait entendre des paroles viles et des prières que Paul-Émile ne supporta ni n'écoula. Il jeta un regard douloureux et chagrin sur Persée, et lui dit : « Pourquoi, malheureux, justifier la Fortune du plus grave reproche qu'on puisse lui faire, par une conduite qui donne à penser que ta disgrâce n'est pas imméritée et que ce n'est pas ton destin d'aujourd'hui, mais celui d'autrefois, dont tu étais indigne ? Pourquoi rabaisser ma victoire et amoindrir mon succès en te révélant comme un être vil et un adversaire peu fait pour les Romains ? La vertu chez les malheureux leur attire une grande vénération, même quand ce sont vos ennemis ; mais la lâcheté, fût-elle couronnée de succès, est, aux yeux des Romains, le comble du déshonneur ».

XXVI. Cependant il le releva et lui tendit la main. Il le remit ensuite à Tubéron ; et, après avoir fait entrer sous sa tente ses enfants, ses gendres et les plus jeunes de ses officiers, il resta

longtemps silencieux, comme perdu dans ses pensées, ce qui les étonna tous. Il se mit ensuite à les entretenir de la fortune et des affaires humaines : « Est-ce qu'il vaut la peine, dit-il, devant le succès, quand on est homme, d'être arrogant et de s'enorgueillir de la conquête d'une ville, d'un peuple, d'un empire ? N'y aurait-il pas lieu plutôt de réfléchir à l'inconstance de la Fortune, qui, en mettant sous les yeux du guerrier un exemple de la commune faiblesse, nous apprend à ne rien considérer comme durable et solide ? En effet, quelle occasion peut-il y avoir pour les hommes de prendre confiance, quand l'avantage acquis sur un adversaire nous force surtout à craindre les coups du sort et que la considération du destin, dont la marche cahotante prend tour à tour toutes les directions, inspire un tel découragement, même aux heures de joie ? En foulant aux pieds l'héritage d'Alexandre, le conquérant qui s'était élevé au plus haut degré de puissance et s'était assuré l'autorité la plus absolue, héritage effondré en moins d'une heure, et en voyant les Rois, qui naguère avaient pour escorte des fantassins par dizaines de mille et des cavaliers par milliers, recevoir, des mains de l'ennemi, la nourriture et la boisson au jour le jour, croyez-vous notre situation actuelle assurée et notre destin à l'abri du temps ? Et vous, les jeunes gens, n'allez-vous pas laisser tomber le vain orgueil et l'arrogance nés de la victoire pour vous humilier et vous abaisser devant l'avenir, en épiant toujours le moment où s'exercera pour chacun de nous la revanche de la divinité sur le succès présent ? » Après bien des réflexions de cet ordre, Paul-Émile, dit-on, renvoya les jeunes gens, bien avertis par ce discours, qui, à la façon d'un frein, rabattait leur orgueil et leur insolence.

XXVII. Ensuite il donna repos à son armée. Lui-même se mit à voir la Grèce, et tint une conduite à la fois glorieuse et humaine ; car sur son passage, il reconfortait les peuples, affermissait les États et faisait don aux cités soit de blé, soit d'huile pris dans les magasins royaux. Voyant à Delphes une grande colonne carrée de pierre blanche, sur laquelle on devait mettre la statue en or de Persée, il ordonna d'y mettre la sienne ; car il convenait que les vaincus cèdent la place aux vainqueurs. A Olympie, il prononça, dit-on, ce mot fameux : « Phidias a sculpté le Zeus d'Homère. » Après l'arrivée des dix commissaires envoyés de Rome, il rendit le pays aux Macédoniens avec le droit d'habiter leurs cités libres et indépendantes, en payant aux Romains cent talents<sup>139</sup>, la moitié de ce qu'ils versaient à leurs Rois. Il donna le spectacle de concours de toute sorte, immola des victimes aux dieux, offrit aussi des banquets et des repas, dont les frais énormes étaient, il est vrai, couverts par les finances royales. Mais l'ordre et le bon goût qui présidaient à ces fêtes, l'attribution des rangs, la bienveillance de l'accueil, le sens exquis et délicat des égards et des attentions dus à la dignité de chaque invité, firent l'admiration des

---

<sup>139</sup> 556.000 francs-or [1950].

Grecs. Ils ne pouvaient assez s'étonner que même les réjouissances eussent part à la sollicitude de Paul-Emile et qu'un homme qui faisait de si grandes choses sût réserver leur place aux petites. Mais le héros prenait encore plaisir à voir que, parmi tant de brillants apprêts, lui-même était pour les assistants le spectacle le plus agréable dont ils pussent jouir, et, si l'on s'étonnait de son application à bien recevoir, il répondait : « Il faut la même intelligence pour bien régler l'ordonnance d'une armée ou celle d'un banquet, l'une visant à terrifier les ennemis, l'autre à réjouir les convives autant que possible. » Plus que toutes ses autres vertus, on louait sa libéralité et sa grandeur d'âme ; car une grande quantité d'argent et d'or s'étant trouvée dans les coffres du Roi, il ne voulut même pas voir ces richesses et les fit remettre aux questeurs pour le Trésor public de Rome. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient la littérature, d'emporter les livres du Roi, et, en distribuant les prix de la valeur, il donna à son gendre Aelius Tubéron une coupe du poids de cinq livres<sup>140</sup>. C'est ce Tubéron qui, nous l'avons dit, vivait avec quinze membres de sa famille sur une petite terre qui les nourrissait tous. Cette coupe fut, dit-on, la première pièce d'argenterie qui entra dans la maison des Aelius, sous les auspices du courage et de l'honneur. Jusque-là, ni eux, ni leurs femmes ne se servaient d'argenterie, ni d'orfèvrerie.

XXVIII. Tout étant bien disposé, il dit adieu aux Grecs et exhorta les Macédoniens à se souvenir que les Romains leur avaient donné la liberté et à la conserver par leur attachement aux lois et leur concorde. Il fit ensuite passer son armée en Epire, ayant entre les mains un sénatus-consulte, qui lui ordonnait de récompenser, aux dépens des villes de ce pays, les soldats qui étaient venus à bout avec lui de la lutte contre Persée. Voulant tomber sur tout le monde en même temps et sans que personne s'y attendît, il manda les dix principaux citoyens de chaque ville et leur prescrivit d'apporter à jour fixe tout l'argent et tout l'or qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples. Avec chacun d'eux il envoya, comme à cette intention même, un détachement en armes et un centurion, qui faisait semblant de chercher et de recueillir l'or. Le jour venu, toutes ces troupes, en un seul et même moment, se ruèrent ensemble dans les villes, qu'elles se mirent à piller. En une heure, elles réduisirent cent cinquante mille hommes en esclavage et saccagèrent soixante-dix villes. Pourtant, d'un si grand désastre et d'une destruction si totale, il ne revint à chaque soldat pas plus de onze drachmes<sup>141</sup> ; et tout le monde eut un frisson d'horreur devant le résultat de la guerre : un peuple entier avait donc été réduit en menue monnaie pour donner finalement un si petit gain et un si mince bénéfice par tête !

XXIX. Après l'exécution de cette mesure, qui répugnait à son naturel clément et doux,

---

<sup>140</sup> Une livre valait 327 grammes.

<sup>141</sup> 9 francs-or, 90 [1950].

Paul-Émile descendit vers Oricos<sup>142</sup>, et de là, il passa en Italie avec ses troupes. Il remonta le Tibre sur la galère royale à seize rangs de rameurs, décorée d'armes conquises, de pavillons écarlates, de tentures de pourpre. Les Romains affluaient hors de la Ville comme pour voir un triomphe anticipé, et marchaient parallèlement au flot qui poussait lentement le navire. Mais les soldats qui avaient jeté un regard d'envie sur les richesses du Roi sans obtenir le partage, objet de leurs réclamations, étaient animés d'une colère sourde contre Paul-Émile. Ils dissimulèrent au public le vrai motif de leur mécontentement en l'accusant d'être pour eux un chef sévère et despotique. Aussi ne déployaient-ils aucun zèle pour assurer son triomphe. Se rendant compte de cet état d'esprit, Servius Galba, ennemi de Paul-Émile, et qui avait été au nombre de ses tribuns, osa dire hautement qu'il ne fallait pas lui accorder le triomphe. Il lança dans la masse des soldats beaucoup de calomnies contre le général pour enflammer encore l'irritation déjà existante et demanda aux tribuns de la plèbe un jour de délai, car celui où l'on était ne suffirait pas à l'accusation, puisqu'il restait seulement quatre heures de soleil<sup>143</sup>. Les tribuns lui ordonnant de dire dès lors ce qu'il pouvait avoir à dire, il commença un long discours, plein de diffamations de toute sorte, qui prit le reste du jour. La nuit s'étant faite, les tribuns congédièrent l'assemblée ; après quoi, les soldats enhardis accoururent autour de Galba. Ils s'attroupèrent et revinrent par groupes, à l'aube, occuper le Capitole ; car c'est là que les tribuns devaient tenir l'assemblée du peuple.

XXX. Au point du jour, le peuple fut appelé à voter. La première tribu refusait le triomphe à Paul-Émile, et la rumeur s'en répandit aussitôt dans le reste du peuple et au Sénat. La masse, profondément attristée de l'outrage fait au grand homme, se livrait à des clameurs sans efficacité ; mais les plus connus des membres du Sénat se récriaient contre l'indignité du fait et s'encourageaient mutuellement à réprimer l'arrogance et l'audace des soldats, qui se porteraient à toutes les illégalités et à toutes les violences, si rien ne venait les empêcher d'ôter à Paul-Émile les honneurs du triomphe. Ecartant la foule, ils montèrent en corps au Capitole et dirent aux tribuns de suspendre le vote jusqu'à ce qu'eux-mêmes eussent fait à la foule les représentations qu'ils voulaient. Tout le monde s'arrêta et le silence se fit. Alors un personnage consulaire qui avait tué vingt-trois ennemis en combat singulier, Marcus Servilius, monta à la tribune et dit : « Je connais maintenant mieux que jamais quel grand général a été Paul-Émile, en voyant l'indiscipline et la mollesse de l'armée dont il s'est servi pour réussir de si grands et de si beaux exploits, et je m'étonne que le peuple qui se glorifie des triomphes remportés sur les Illyriens et

---

<sup>142</sup> Sur la côte d'Épire.

<sup>143</sup> Il était environ deux heures de l'après-midi.

les Ligures<sup>144</sup> se refuse à voir le Roi de Macédoine vivant et, en sa personne, la gloire de Philippe et d'Alexandre, menés en captivité par la force des armées de Rome... » — « Comment, en effet, votre conduite ne serait-elle pas révoltante ? continua-t-il. Sur un bruit de victoire mal fondé qui s'est répandu naguère dans la Ville, vous avez sacrifié aux dieux pour obtenir bientôt la preuve matérielle de ce qu'on vous annonçait ; et, quand le général en chef est de retour avec la victoire réelle, vous privez les dieux de l'honneur qui leur revient, et vous-mêmes de votre joie légitime, comme si vous aviez peur de contempler la grandeur de vos succès ou comme si vous désiriez épargner l'ennemi ! Encore vaudrait-il mieux que la pitié pour le vaincu, et non l'envie à l'égard du vainqueur, empêchât le triomphe du généralissime ! » — « Mais, ajouta-t-il, la malignité autorise un tel degré de licence, et cela par votre faute, qu'un homme ose parler de campagnes et de triomphes quand il n'a pas une blessure, qu'il éclate de santé, et que ses couleurs attestent une vie sédentaire ! Et il nous en parle à nous, à qui tant de plaies donnent quelque compétence pour apprécier le fort et le faible des généraux ! » En même temps, il écarta ses vêtements et montra sur sa poitrine des cicatrices en nombre incroyable. Puis, comme il se retournait, il découvrit [par mégarde] quelques-unes des parties du corps qu'il ne paraît pas convenable de dévoiler au public ; et, s'adressant à Galba : « Toi, dit-il, cela te fait rire ; et moi, je m'en glorifie devant les citoyens ; car c'est pour eux qu'à force de monter à cheval jour et nuit j'ai contracté un mal dont voici les marques. Mais allons, appelle les Romains aux urnes. Et moi, je descendrai, je les suivrai un à un, et je reconnaitrai les méchants, les ingrats, et ceux qui aiment mieux, à la guerre, être flagornés que commandés. »

XXXI. Cette intervention, dit-on, coupa court à l'opposition de l'élément militaire, et le retourna, de sorte que toutes les tribus discernèrent le triomphe à Paul-Emile. La fête fut, d'après la tradition, célébrée comme il suit. Le peuple avait fait établir des tribunes dans les théâtres pour courses de chars, qu'on appelle cirques<sup>145</sup>, ainsi qu'autour du Forum, et il occupait aussi tous les autres points de la Ville, d'où l'on pouvait voir le cortège. Il regardait, paré de toges blanches. Tous les sanctuaires étaient ouverts, pleins de couronnes et de parfums<sup>146</sup> ; beaucoup d'huissiers et de licteurs refoulaient les gens qui, courant de côté et d'autre, affluaient vers le centre ; on maintenait ainsi les voies ouvertes et nettes. La pompe triomphale avait été répartie sur trois jours, dont le premier suffit à peine au défilé des statues, des tableaux et des colonnes pris à l'ennemi et qui occupaient deux cent cinquante chars. Le lendemain, les plus belles et les plus

---

<sup>144</sup> Les Illyriens avaient été soumis en 219 par le père de Paul-Emile, alors consul ; les Ligures, par Paul-Emile lui-même.

<sup>145</sup> Ces tribunes donnaient apparemment sur l'extérieur.

<sup>146</sup> Un sanctuaire, demeure du dieu, n'est ouvert que par exception, pour permettre des offrandes et des actions de grâces, en des circonstances déterminées, à la divinité qui y réside.

riches armes des Macédoniens passaient sur de nombreux chariots. Elles resplendissaient de l'éclat du cuivre fraîchement fourbi et du fer ; et, quant à leur disposition, elles étaient arrangées artistement et harmonisées, mais de façon telle qu'on en aurait cru l'amoncellement, dans sa profusion, dû au hasard. Casques contre boucliers, cuirasses contre jambières ; boucliers crétois et boucliers d'osier thrace, carquois mêlés aux mors de chevaux, les épées nues surgissant dans cet amas où se dressaient aussi les piques macédoniennes. On avait calculé de telle sorte l'écartement de ces armes qu'en s'entrechoquant dans le trajet elles rendaient un son rude et effrayant ; aussi, même vaincues, ne pouvait-on les voir sans frayeur. Après ces chariots, marchaient trois mille hommes, portant de la monnaie d'argent dans sept cent cinquante vases d'une contenance de trois talents<sup>147</sup> (quatre hommes par vase). D'autres portaient des cratères d'argent, des coupes en forme de cornes<sup>148</sup>, des gobelets, des calices, tous objets bien en vue, d'une grandeur aussi extraordinaire que l'épaisseur des ornements ciselés.

XXXII. Le troisième jour, dès l'aube, se mirent en marche des trompettes, qui faisaient entendre un air, non pas de parade ou de procession, mais de ceux par lesquels les Romains s'excitent eux-mêmes au combat. Après eux on menait cent vingt boeufs gras, aux cornes dorées, parés de bandeaux et de guirlandes. Les adolescents qui les conduisaient étaient ceints, pour le sacrifice, de tabliers richement brodés, et il y avait aussi des acolytes qui charriaient des vases d'argent et d'or destinés aux libations. Ensuite, les porteurs de la monnaie d'or, qui remplissait des vases de la contenance de trois talents, comme l'argent. Le chiffre total des vases était de soixante-dix-sept. A ceux-là succédaient les porteurs de la coupe sacrée que Paul-Émile avait fait faire<sup>149</sup>, du poids de dix talents<sup>150</sup>, et incrustée de pierres précieuses, puis ceux qui exhibaient les coupes d'Antigone, de Séleucos et de Thériclès<sup>151</sup>, et toute la vaisselle d'or de Persée. Venaient ensuite le char de Persée, ses armes et son diadème reposant sur elles. Un petit intervalle ; et les enfants du Roi étaient menés en esclaves et, avec eux, une masse de gouverneurs, de maîtres et de précepteurs en lames, qui tendaient eux-mêmes les mains vers les spectateurs et montraient à ces petits enfants à prier et à implorer. Il y avait deux garçons et une fille<sup>152</sup>, qui, à cause de leur âge, ne comprenaient pas du tout la grandeur de leurs maux ; aussi inspiraient-ils plus de compassion dans leur inconscience de la catastrophe. C'est à peine si l'on remarqua l'approche de Persée ; tant la pitié tenait les yeux des Romains fixés sur ces pauvres

---

<sup>147</sup> Un talent attique pesait environ 36 kilogrammes.

<sup>148</sup> C'était la forme primitive.

<sup>149</sup> Pour l'offrir à Jupiter Capitolin.

<sup>150</sup> 360 kilogrammes.

<sup>151</sup> Il y a eu trois Rois de Macédoine du nom d'Antigone, et six Rois de Syrie du nom de Séleucos. Thériclès était un potier célèbre.

<sup>152</sup> Les deux garçons s'appelaient Philippe et Alexandre ; on ignore le nom de la fille.

petits ! Beaucoup de gens versaient des larmes ; et la douleur se mêla pour tous à l'intérêt jusqu'au moment où les enfants furent passés.

XXXIII. Persée lui-même marchait en arrière de ses enfants et de leur suite, vêtu de deuil et chaussé à la mode de son pays. En raison de la grandeur de ses maux, il paraissait stupéfait de tout et semblable à quelqu'un qui aurait perdu la tête. Il était escorté d'une foule d'amis et de familiers, visiblement accablés de douleur, et qui, tournant toujours vers lui des yeux baignés de larmes, donnaient au public l'impression qu'ils déploraient le malheur du Roi et se souciaient fort peu de leur propre situation. Persée avait d'ailleurs envoyé demander à Paul-Émile la grâce de ne pas être mené en cortège et de ne pas subir l'humiliation du triomphe. Le général, se moquant, à ce qu'il semble, de la lâcheté du vaincu et de son attachement à la vie, avait répondu : « Mais cela était auparavant en son pouvoir, et l'est encore, s'il le veut ! » Il voulait dire que Persée aurait dû préférer à la honte une mort que le malheureux n'avait pas osé affronter, se laissant amollir par des espérances, qui faisaient de lui désormais une part du butin de Paul-Émile. A la suite des serviteurs du Prince on portait des couronnes d'or, au nombre de quatre cents, que les cités avaient envoyées à Paul-Émile avec des ambassades, pour prix de sa victoire. Enfin lui-même s'avancait, monté sur un char superbement orné ; mais cet homme, en dehors d'une si grande pompe, eût encore mérité d'être vu. Vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, il tenait, de la main droite, une branche de laurier. Toute l'armée portait aussi des lauriers ; elle suivait le char du général, rangée par cohortes et par légions, et chantait, soit des airs nationaux mêlés de rires, soit des hymnes de triomphe et des couplets pour célébrer les exploits de Paul-Émile, qui attirait les regards, et, peut-on dire, l'envie de tous. Non, sans doute, qu'aucun des hommes de bien lui en voulût. Mais, apparemment, une divinité se vit assigner le rôle de diminuer les grands bonheurs, quand ils surabondent, et de mêler les circonstances de la vie humaine en sorte que, pour personne, elle ne fût exempte et pure de maux. Bien au contraire, suivant le mot d'Homère<sup>153</sup>, ceux-là paraissent avoir le plus de bonheur, dont les destins se tournent alternativement vers l'une ou l'autre direction.

XXXIV. Paul-Émile avait en effet quatre fils, dont deux avaient été transplantés dans d'autres familles, comme je l'ai déjà dit<sup>154</sup>, Scipion et Fabius, et deux encore enfants, qu'il gardait chez lui, nés d'une autre femme. L'un de ces derniers mourut à l'âge de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son père ; le second, qui avait douze ans, succomba trois jours après cette fête. Aucun Romain ne resta donc sans s'associer à ce double deuil, et même tout le

---

<sup>153</sup> Iliade, XXIV, vers 525 sqq.

<sup>154</sup> Cf. supra, V.

monde, sans exception, trembla devant la cruauté du sort, qui n'avait pas craint d'introduire dans une maison pleine d'enthousiasme, de joie et de sacrifices d'action de grâces, un tel sujet de douleur, et de mêler des lamentations et des larmes aux chants de victoire et aux triomphes.

XXXV. Cependant Paul-Émile, réfléchissant à bon droit que les hommes n'ont pas seulement à déployer du courage et de la hardiesse contre les armes et les piques, mais sans distinction contre tous les coups du sort, sut équilibrer si bien des circonstances adverses que le mal fut éclipsé par le bien et les deuils de famille par les avantages de l'État. Ainsi, la grandeur du triomphe ne fut pas amoindrie, ni le prestige de la victoire atténué. En tout cas, aussitôt après avoir enseveli le premier de ses enfants qui était mort, il triompha, comme je l'ai dit. Le second ayant succombé après le triomphe, il réunit en assemblée le peuple romain et lui tint le langage d'un homme qui n'avait pas besoin de consolation, mais, au contraire, consolait ses concitoyens affligés de sa propre infortune. Il dit d'abord que n'ayant jamais jusque-là rien craint des choses humaines, mais en revanche redoutant toujours ce qui, dans le domaine des affaires divines, est le plus douteux et le plus sujet aux vicissitudes, la Fortune, d'autant plus qu'en cette guerre elle n'avait cessé de le pousser en avant, comme un souffle favorable, il s'attendait toujours à un retournement et à un reflux. «Car en un seul jour, continua-t-il, ayant traversé la mer Ionienne, je suis passé de Brindes à Corcyre ; et, à cinq jours de là, j'ai été à Delphes, où j'ai sacrifié au dieu. Il m'a fallu cinq jours encore pour aller en Macédoine prendre le commandement de mon armée ; j'ai procédé à la purification habituelle et, commençant dès lors mon action, j'ai, en quinze autres jours, donné à la guerre le terme le plus glorieux. Je me méfiais de la Fortune précisément à cause de l'heureuse issue de ma campagne ; et, ma tranquillité assurée du côté des ennemis, qui n'étaient plus à craindre, je redoutais surtout, pendant la traversée, un retour offensif de la mauvaise chance, quand je ramenaient une si grande armée victorieuse, du butin et des Rois prisonniers. Cependant, même arrivé chez nous sain et sauf, et voyant la Ville pleine de joie, d'enthousiasme et de sacrifices d'action de grâces, je tenais encore la Fortune en suspicion, car je sais qu'elle n'accorde aucun des grands biens dont elle dispose, dans toute sa pureté et hors des atteintes de l'envie. Et cette crainte, mon âme, pleine d'angoisse et qui envisageait avec inquiétude l'avenir de l'État, ne s'en est pas défait avant que je ne me fusse heurté à un si grand désastre pour ma famille : j'ai dû, coup sur coup, préparer, dans ces jours sacrés, les funérailles de fils parfaits, les seuls que je me réservais comme héritiers de mon nom. Me voilà donc maintenant à l'abri des plus grands dangers ; je reprends courage, et je crois que la Fortune vous restera fidèle et hors d'atteinte. C'en est assez de mes malheurs ; en épuisant ses coups sur moi, elle a pris sa revanche de mes succès. Elle possède un exemple non moins éclatant de la



faiblesse humaine dans le triomphateur que dans le captif mené en triomphe, sauf que Persée, même vaincu, garde ses enfants, et que Paul-Émile vainqueur a perdu les siens. »

XXXVI. Telles furent, dit-on, les nobles et grandes paroles, inspirées par une dignité naturelle et sans affectation, que Paul-Émile fit entendre devant le peuple. Quant à Persée, en dépit de la pitié que lui inspirait sa catastrophe et des grands efforts qu'il fit pour lui porter secours, il parvint seulement à le faire transférer du cachot, comme disent les Romains<sup>155</sup>, dans un endroit propre, où le captif jouit d'un traitement plus humain. C'est là qu'on le gardait, et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. Quelques-uns donnent de sa mort une version étrange et extraordinaire. Les soldats chargés de sa surveillance eurent quelque chose à lui reprocher et, dans leur mécontentement, faute d'autre moyen de le tourmenter et de le maltraiter, ils l'empêchaient de dormir, s'appliquaient minutieusement à le tenir éveillé de n'importe quelle façon, tant qu'enfin il mourut de fatigue. Deux de ses enfants moururent aussi. Le troisième, Alexandre, excellait, dit-on, dans l'art de la gravure et y faisait des ouvrages délicats. Il apprit l'alphabet romain et la langue latine, ce qui lui permit de servir de greffier aux magistrats et on le reconnaissait capable et intelligent dans ce service.

XXXVII. On ajoute aux exploits de Paul-Émile en Macédoine un service, rendu à la masse des Romains, qui le rendit très populaire : il versa au Trésor tant d'argent que le peuple n'eut plus d'impôts à payer jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls pendant la première guerre entre Antoine et César-Auguste<sup>156</sup>. Et ce qui fut aussi chez Paul-Émile une particularité extraordinaire, c'est qu'étant spécialement chéri et choyé du peuple, il resta cependant du parti de l'aristocratie, sans rien dire ni faire pour plaire au grand nombre on le vit toujours, au contraire, se ranger du côté des personnages les plus grands et les plus considérables. C'est cela même que, dans une période ultérieure, Appius reprochait à Scipion l'Africain [Émilien]. Ils étaient alors les premiers hommes d'État de la Ville et briguaient la charge de censeur, l'un ayant autour de lui le Sénat et l'aristocratie, suivant la tradition de sa famille, et l'autre, déjà grand par lui-même, se voyant renforcé par le zèle et l'enthousiasme du peuple. Scipion faisait donc son entrée au Forum quand Appius vit à ses côtés des hommes sans naissance et même d'anciens esclaves, mais tous habitués du Forum, capables de soulever des masses, et, dans une compétition électorale, de tout emporter par leurs clameurs. Alors, il poussa ce grand cri : « Paul-Émile, gémis en apprenant sous terre que le crieur public Aemilius et

---

<sup>155</sup> La prison publique, dite probablement à tort Mamertine par certains archéologues. Elle passait pour avoir été bâtie par Ancus Martius et comprenait trois cachots superposés, dont le plus profond aurait été construit par Servius Tullius, d'où son nom de Tullianum.

<sup>156</sup> En 43 av. J.-C.

Licinius le séditieux conduisent ton fils à la censure ! » Mais Scipion possédait la bienveillance du peuple parce qu'il grandissait cette classe le plus possible ; et Paul-Émile, bien que du parti de l'aristocratie, n'était pas moins aimé du plus grand nombre que les pires démagogues et les plus empressés, en apparence, à complaire à la foule. Les Romains le firent bien voir en lui décernant, par-dessus tant d'autres honneurs, la censure, qui est la magistrature la plus sainte de toutes et confère de grands pouvoirs, en particulier pour l'examen de la conduite des citoyens. Car les censeurs ont le droit d'exclure du Sénat ceux qui mènent une vie indécente et d'y faire entrer les meilleurs des Romains, ainsi que de noter d'infamie, en leur enlevant leur cheval, les jeunes gens débauchés [de l'ordre équestre]. Ce sont eux aussi qui veillent à l'estimation des fortunes et au recensement des citoyens. On en compta, sous la censure de Paul-Émile, 337.452, et il mit à la tête du Sénat<sup>157</sup> Marcus Aemilius Lepidus, déjà quatre fois honoré de cette préséance. Il chassa de cette assemblée trois sénateurs obscurs et, dans la revue des chevaliers<sup>158</sup>, il fut modéré, comme Marcus Philippus son collègue.

XXXVIII. Après avoir rempli la plupart des grandes obligations de sa charge, il fut atteint d'une maladie, critique au début, puis inoffensive, mais pénible et tenace. Sur le conseil des médecins il se rendit par mer à Élée, en Italie<sup>159</sup>, et y fit un assez long séjour dans une propriété voisine du rivage et parfaitement tranquille. Les Romains le regrettèrent et firent souvent entendre, au théâtre, des acclamations qui montraient leur ardent désir de le revoir. Comme il était tenu de prendre part à un sacrifice et que, désormais, sa santé paraissait satisfaisante, il revint à Rome. Il fit le sacrifice avec les autres prêtres, et le peuple répandu autour de lui manifestait visiblement sa joie. Le lendemain, il offrit lui-même un nouveau sacrifice aux dieux en action de grâces pour sa guérison. La cérémonie achevée, comme on l'a dit plus haut<sup>160</sup>, il rentra chez lui et se coucha. Avant d'avoir pu sentir et constater l'aggravation de son état, il perdit connaissance et tomba dans le délire. Il mourut deux jours après, sans avoir été privé ni frustré de rien de ce qui passe pour nécessaire au bonheur. Et, en effet, son convoi funèbre comporta une pompe et un empressement qui rehaussèrent la vertu de ce grand homme par les plus éclatants témoignages de vénération. Son mérite n'eut pour parure ni l'or, ni l'ivoire, ni l'opulence et la profusion, mais l'affection, l'estime, l'enthousiasme que marquaient non seulement des citoyens romains, mais encore des étrangers. En tout cas, ce qu'il put se trouver

---

<sup>157</sup> Le Prince du Sénat, porté par les censeurs en tête du tableau officiel des sénateurs (*album senatorium*) était généralement choisi parmi les plus anciens consulaires. Il n'avait d'autre prérogative que d'opiner le premier.

<sup>158</sup> Les censeurs pouvaient dégrader un chevalier, soit pour le mauvais entretien de son cheval, soit pour une faute contre l'honneur ou les mœurs. Leurs décisions n'étaient pas toujours impartiales.

<sup>159</sup> C'est la ville de Lucanie que l'on appelle aussi Vélie.

<sup>160</sup> On comprend mal cette incise, Plutarque n'ayant rien dit de tel.

là d'Espagnols, de Ligures et de Macédoniens, assistèrent aux obsèques. Les uns, étant forts et jeunes, prirent le lit funèbre et le placèrent sur leurs épaules ; les plus âgés suivaient en appelant Paul-Émile le bienfaiteur et le sauveur de leurs patries. Car non seulement, au temps de ses victoires, il avait montré à tous de la douceur et de l'humanité ; mais encore il passa tout le reste de sa vie à leur faire constamment du bien et à s'intéresser à eux comme à de proches parents. Sa fortune était, dit-on, de 370.000 drachmes<sup>161</sup> à peine. Il en institua héritiers ses deux fils ; mais le plus jeune, Scipion, la laissa toute à son frère, étant entré lui-même dans la maison plus riche de l'Africain.

Tels furent, dit-on, le caractère et la conduite de Paul-Émile.

---

<sup>161</sup> 330.000 francs-or [1950].

## PARALLÈLE ENTRE TIMOLÉON ET PAUL-ÉMILE

I. Telle étant l'histoire de ces deux grands hommes, il est évident que leur comparaison ne comporte pas beaucoup de différences, ni de dissemblances. Car les guerres où l'un et l'autre commandèrent ont été livrées à d'illustres adversaires, pour Paul-Émile, les Macédoniens, pour Timoléon, les Carthaginois ; et leurs victoires furent célèbres, l'un ayant pris la Macédoine et mis fin au règne de la dynastie d'Antigone en la personne de son septième Roi, l'autre ayant détruit toutes les tyrannies de Sicile et affranchi l'île. On pourrait, à la rigueur, s'aviser de m'objecter que Paul-Émile s'est attaqué à Persée quand celui-ci était dans toute sa force et avait déjà vaincu les Romains, et Timoléon à Denys tout à fait hors de cause et accablé. Mais, en revanche, disons à l'avantage de Timoléon qu'il a vaincu plusieurs tyrans et la force considérable de Carthage avec la première armée venue. Il n'avait pas à sa disposition, comme Paul-Émile, des hommes au courant de la guerre et formés à la discipline, mais des mercenaires et des soldats indisciplinés, accoutumés à en faire à leur tête. Car des succès égaux à ceux d'un autre, remportés avec des moyens inégaux, rehaussent la gloire d'un général.

II. Si tous deux furent honnêtes et justes dans le maniement des affaires, Paul-Émile put s'élever tout de suite à ce niveau grâce à la formation que lui assurèrent les lois romaines et la patrie, mais Timoléon se rendit tel par lui-même. La preuve en est que les Romains, au temps de Paul-Émile, étaient tous indistinctement disciplinés, soumis aux coutumes, pleins de la crainte des lois et de leurs concitoyens. Au contraire les Grecs, au temps de Timoléon, n'avaient ni chef, ni général, Dion excepté, qui ne se laissât corrompre, sitôt qu'il avait mis le pied en Sicile : encore bien des gens soupçonnaient-ils Dion d'aspirer au pouvoir personnel et de rêver d'une royauté à la mode de Laconie. Timée dit même que Gylippe fut renvoyé sans gloire et sans honneur par les Syracusains, qui condamnaient l'amour de l'argent et l'avidité insatiable montrés par lui dans sa campagne. Quant aux illégalités et aux forfaitures commises par le Spartiate Pharax et l'Athénien Callippe, poussés par l'espoir de régner sur la Sicile, beaucoup d'historiens les ont rapportées. Et cependant, quels étaient ces gens-là, et à la tête de quelles affaires importantes, pour avoir de telles espérances ? Pharax faisait sa cour à Denys, déjà exilé de Syracuse ; et Callippe était au nombre des officiers qui commandaient les mercenaires de Dion. Au contraire Timoléon, envoyé avec pleins pouvoirs aux Syracusains sur leur demande et leur prière, et n'ayant pas à chercher, mais à recevoir une troupe de volontaires qu'on lui offrait spontanément, mit comme terme à son commandement et à son pouvoir la chute des usurpateurs. Cependant, l'admirable chez Paul-Émile, c'est qu'après avoir conquis un si grand royaume, il n'augmenta pas même d'une drachme sa fortune, qu'il ne vit pas l'argent et n'y

toucha pas, bien qu'il en eût fait de grandes largesses à autrui. Je ne dis pas que Timoléon soit blâmable pour avoir accepté une belle maison et une terre, car accepter dans de pareilles conditions n'est pas honteux. Toutefois ne pas accepter vaut mieux encore, et c'est un surcroît de mérite que de savoir se passer de ce qui est permis. Mais puisque, le corps pouvant supporter, soit le froid, soit le chaud, le tempérament propre à subir aussi bien l'un que l'autre est le plus vigoureux, de même la force et la vigueur de l'âme sont inaltérables si le succès ne l'enfle pas plus que l'orgueil ne la relâche ou que les malheurs ne l'humilient. Il est donc visible que Paul-Émile est le plus parfait des deux, puisque, dans des circonstances pénibles et lors de la grande catastrophe que fut la mort de ses enfants, on ne le vit en rien plus faible ou moins digne que dans ses succès. Timoléon, lui, après s'être noblement conduit envers son frère, ne sut pas faire appel à la raison pour résister à sa douleur. Abattu par le repentir et le chagrin, il resta vingt ans sans oser même jeter les yeux sur la tribune et l'agora. Il faut éviter le mal et en rougir ; toutefois se méfier de tout ce qui pourrait entraîner une déconsidération est d'un caractère conciliant et doux, mais dépourvu de grandeur.